

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

AU FIL DES SENTIERS

SUIVI DE

UN DEVENIR OÙ S'OPÈRENT

D'IMPERCEPTIBLES MÉTAMORPHOSES

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

JOHANNE BERTIN

MAI 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie mon directeur André Carpentier de m'avoir guidée si patiemment.

J'aimerais aussi remercier Yves, Maxime, Anthony et Gabriel de leurs encouragements et surtout d'être là.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
PARTIE 1	
<i>Au fil des sentiers</i>	
Flanc nord	3
Flanc sud	19
Flanc est	37
Flanc ouest	51
PARTIE 2	
<i>Un devenir où s'opèrent d'imperceptibles métamorphoses</i>	
INTRODUCTION	58
CHAPITRE I	
MARCHER ET ÉCRIRE À MÊME LE SOL	
1.1 D'air, d'eau, de terre et de feu	61
1.2 L'état primitif	65
1.3 Une écriture de l'instinct	71
CHAPITRE II	
SUR LE FIL TÉNU DU TEMPS	
2.1 La transparence des temps	74
2.2 Ces choses et ces traces qui me regardent droit dans les yeux	77
2.3 Rupture et déploiement de l'instant	81
CHAPITRE III	
DE PAYSAGE EN PAYSAGE	
3.1 Avènement du paysage et expérience perceptive	87
3.2 Avènement du paysage et intuition esthétique	90
3.3 Avènement du paysage et expérience esthétique ou de langage	94
BIBLIOGRAPHIE	98

RÉSUMÉ

Ce mémoire relève d'une expérience de déambulation en milieu montréalais, plus précisément, d'une fréquentation du parc du Mont-Royal. Il résulte de parcours assidus, maintes fois interrompus et repris, livrés aux conditions du moment. Ce mémoire est né de la rencontre d'une femme et d'une montagne par l'intermédiaire de l'écriture et de la littérature. Il est composé d'un récit en prose et d'un essai réflexif.

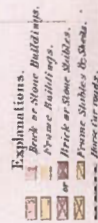
La partie création, intitulée *Au fil des sentiers*, se constitue de paysages, de personnages qui habitent quotidiennement le parc, d'évènements, d'impressions, recueillis ici et là. Autant de fragments d'existences paraissant ne rien signifier à priori, mais qui se détachent un instant de la densité du monde. La narratrice donne un prolongement inattendu à l'ordinaire et à ce qui sommeille dans l'oubli, oscille entre présent et passé. *Au fil des sentiers* est ouvert aux quatre vents. Il vient des quatre saisons, des quatre éléments, des quatre points cardinaux. Aussi, le récit se divise en quatre flancs de montagne dont chaque texte suppose l'entrée en un lieu et un temps toujours différents, le franchissement d'un espace nouveau.

La partie réflexive portant le titre *Un devenir où s'opèrent d'imperceptibles métamorphoses* interroge la perpétuelle transformation du monde et celle de l'écrivain déambulateur qui adviennent par la pratique de la marche. Cet essai tente de mieux cerner l'écriture découlant de ces métamorphoses. Il explore une écriture liée à l'expérience du monde, issue du déplacement d'un corps et d'un regard dans le mouvement d'une vie qui s'accomplit. Des voix d'écrivains et de philosophes accompagnent l'auteure tout au long de sa réflexion, alimentent sa pensée, guident ses pas.

MOTS CLÉS : Déambulation. Corps. Écriture. Lieu. Temps. Transformation.

ПЛАМ ОД:

Scale 100 feet to the inch.



Note The Lines upon the Plan with Figures (thus, son) involve the Contour of the Ground, formed by the intersection of horizontal planes at the vertical distance of 20 feet apart, and indicate the heights, in feet above mean high water in the St Lawrence River City-Front.

PREMIÈRE PARTIE

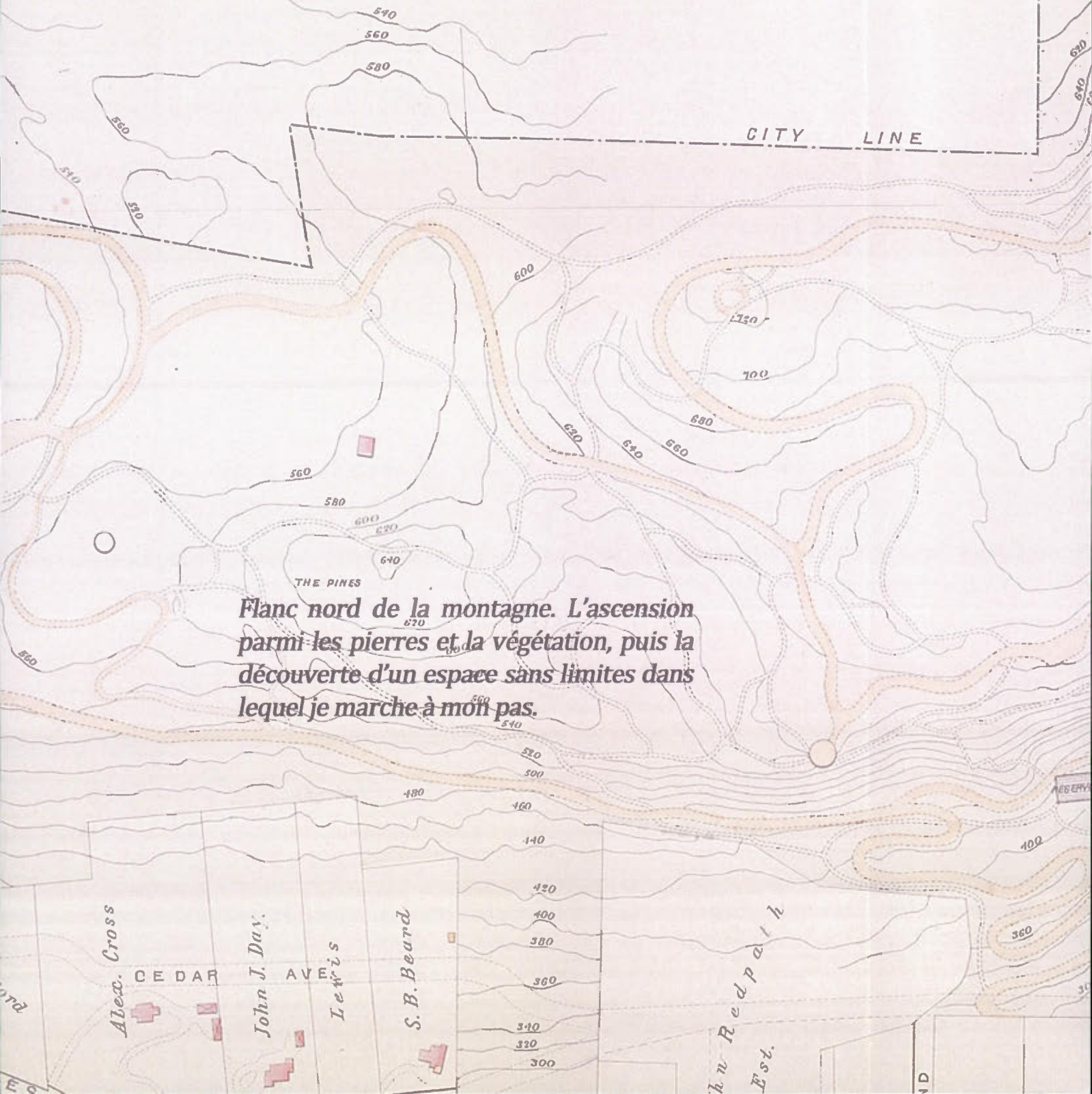
AU FIL DES SENTIERS

PLAN OF

Mount Royal Park

MONTREAL.

Scale 400 feet to the Inch.



Flanc nord de la montagne. L'ascension
parmi les pierres et la végétation, puis la
découverte d'un espace sans limites dans
lequel je marche à mon pas.

Flâner, c'est perdre cette violence du temps qui caractérise notre société contemporaine.

David Le Breton, *Éloge de la marche*

Après avoir gravi l'escalier du belvédère, j'entre dans le territoire du sommet. Je prends l'escarpement, un secteur à première vue plus sauvage. Tout semble se développer naturellement et sans entraves. Peu de traces de présence ou d'action humaine. Le roc affleure ça et là, beaucoup de chênes, de lumière.

Des saillies rocheuses surplombent Montréal, forment une terrasse invitante au soleil. Personne aux alentours. Cette vue pour moi seule. D'ici, on éprouve l'impression de dominer la ville et de s'engloutir dans la montagne. J'ai le sentiment de ne faire qu'un avec elle, d'être ses yeux.

Un frémissement me détourne de la contemplation tranquille. Le mouvement provient des aspérités du roc sous mes mains. Les glaciers, l'eau et l'air ont modelé le paysage, y ont laissé des traces visibles et touchables. Les pierres se fissurent, contractent, se fendent, volent en éclats. Prendre conscience de leur fragilité accroît la mienne.

Je me souviens très bien de ce jour-là. Je n'ai pas voulu penser aux explosifs percutants, aux formes qu'ils créent dans le roc. J'ai refusé d'entendre les déflagrations. J'ai fermé les yeux aux ruptures brutales, aux avancements tranchants de la civilisation. J'ai choisi de m'arrêter aux mouvements des glaciers, à leurs lents déplacements. Ces falaises, ces escarpements, ces coupes résultaient de phénomènes géologiques naturels. J'habitais la montagne d'avant les hommes.

En bordure du sentier se trouve un affleurement de cornéenne, une roche métamorphique que l'on peut casser de la main. Je reste étonnée de la facilité avec laquelle l'éclat se détache. Dans le passé, un Amérindien s'est-il promené dans les alentours? S'est-il arrêté ici? S'est-il questionné sur la nature de cette pierre?

Le sentier de l'escarpement est peu fréquenté. Assez tranquille pour dresser un tipi dans son secteur ou pour hisser une sculpture dans un arbre sans être dérangé. J'entrevois *Le grimpeur* accroché au grand chêne par des câbles d'acier. Du sentier, on distingue à peine les formes de cette œuvre clandestine qui repose en forêt sur un socle de racines enfoncées dans la terre. La légende raconte que *Le grimpeur* rend hommage à un élagueur tué en effectuant son travail. Ces mots résonnent parmi les arbres, évoquent les origines d'une alliance fascinante de terre, de bois et d'acier rouillé.

L'artiste s'est approprié le boisé, l'a transformé en atelier, puis en site d'exposition. Il existe des lieux paisibles comme celui-ci qu'on voudrait habiter, mais on ne sait trop comment s'y prendre. Alors, on laisse une trace, un signe de présence.

Au pied du grand chêne, une question me hantait. De quel rêve le grimpeur sortait-il? Pour le créateur, la sculpture avait peut-être été une manière de mettre de l'ordre dans le boisé sauvage, de s'y inscrire ou d'y inscrire quelqu'un d'autre. La légende ne révélait pas le mystère du grimpeur. La tentative de comprendre demeurait vaine. Lever la tête et contempler suffisaient.

Je suis contente de déposer mon sac et de m'asseoir. Encore le belvédère Kondiaronk et tous ces gens aux regards portés vers la ville.

* * *

Dans ce sentier de terre battue, les arbres rabougris ont cédé la place à d'autres, gigantesques. L'un d'eux m'apparaît comme une encoche dans le paysage. Son tronc tourmenté couvert de bosses capture mon regard. Sur certaines de ses loupes se développent de nouvelles ramifications. Leur vert tendre contraste étrangement avec l'écorce grise et ancienne. La toile d'une araignée à l'énorme

abdomen tapisse la base du tronc. L'arantèle et son occupante rendent cet arbre encore plus inquiétant, suffisent à me chasser.

* * *

Les corneilles craillent fort. Normal; elles crient à longueur d'année et plusieurs décident même de rester l'hiver pour nous tenir compagnie, au cas où on s'ennuierait. On finit par ne plus les entendre tant elles s'intègrent au paysage montréalais. À part moi et *elles*, personne aux abords du lac. Le vent et la grisaille éloignent les gens. « Vous prenez des notes, mademoiselle? C'est bien. » Je regarde par-dessus mon épaule, souris à cause du *mademoiselle* et du *c'est bien*, et parce que j'ignore quoi répondre à cette vieille femme apparue derrière moi. « C'est le jour des Morts. » Sa voix tremblote, elle est très âgée, les quatre-vingt-dix. « C'est le jour des Morts », répète-t-elle. Dans ses yeux bleus, il y a de l'eau, une brillance aussi. *Ses yeux sont jeunes*. Cette eau me retient de partir. « Vous venez souvent ici? » Question banale, je sais, mais qui a pour but de détourner la conversation. J'ai le sentiment, à son air obstiné, qu'elle saisit mon intention de changer de sujet. « Oui, mon mari est enterré juste à côté. » *Juste à côté*. Elle m'indique un endroit de la tête. L'aire de pique-nique déserte, les érables dégarnis, le marron qui domine le sol. Mon regard se porte plus loin et d'un coup, je comprends. « Vous parlez du cimetière Mont-Royal? » Cette fois-ci, la vieille femme ne répond pas, elle se contente de sourire pendant que je maudis cette manie que j'ai de tout prendre au pied de la lettre.

Elle s'assoit près de moi, observe le lac de ses yeux d'eau. *Un regard à la dérive*. Cette femme menace de disparaître dans sa veste de laine tant elle semble maigre, presque transparente. Je l'imagine vivant seule sur la montagne dans une maison cossue aux volets fermés, remplie de porcelaine, de broderie et de dentelle. Chaque début de novembre, Rose traverse le parc, se rend au cimetière. Ou peut-être s'y rend-elle journellement, du moins quand le temps dehors lui permet de sortir.

L'espace d'un instant, j'ai cru qu'elle sommeillait. Puis j'ai remarqué le remuement de ses lèvres et de ses mains. Elle priait, égrenait un chapelet. Je ne lui ai pas demandé son nom. On ne pose pas ce genre de question aux inconnus, surtout quand ils ont quatre-vingt-dix ans et qu'ils prient en silence le jour des Morts. De toute manière, il m'importait peu de savoir son nom. Lorsqu'elle est partie, le mouvement de sa main pour dire adieu a fait voyager son parfum poudré jusqu'à moi.

Je l'ai revue avant de quitter le parc, elle s'apprêtait à prendre l'autobus. Peut-être qu'elle n'habitait pas aux alentours ou si, mais qu'elle se rendait à un rendez-vous.

* * *

Silence. Glissement de patins. Cette séquence suit un rythme doux et lent. Silence. Glissement de patins. Les traîneaux, les enfants dedans, emmitouflés, qu'on ne finit plus de moucher, qu'on voudrait soulager de tous les maux, combler de souvenirs heureux. Il y a la bonne volonté des parents et il y a les pompons sur la tête des petits qui se balancent au gré de la randonnée. Il y a ce qu'on veut et ce qui advient. Je les ai traînés les miens dans cette ambiance cotonneuse espérant qu'elle reste collée à eux. Un peu de bonheur emmagasiné.

Les capuchons à fourrure des parents, leurs corps à peine voûtés dans la lumière jaune du crépuscule. Je reconnais cette scène. Les ombres humaines s'allongent, se mêlent à celles des arbres, aux sculptures éparpillées autour. Par une sorte de mimétisme saisonnier, *Les sœurs cardinales* se perdent dans le blanc alors que *La force* et *Le carrousel sauvage* en émergent, contrastantes. Les ombres au sol se multiplient, se juxtaposent dans des dimensions diverses. La longue à la forme spectrale qui me devance est avalée par celle de *L'ange de pierre*. Les réverbères diffusent aussi leur lumière jaune sur la neige. Tout regarde vers la nuit.

C'est curieux. La montagne me rappelle ces boules de verre qu'on retourne pour qu'il se mette à neiger. Pas besoin toutefois de secouer le mont Royal, la magie

opère seule. Le paysage d'hiver rime avec *féerie*, au sens de *spectacle merveilleux*. J'ai cessé de croire aux contes de fées, mais je ne suis pas désabusée de ce monde pour autant, au contraire. Je me souviens d'avoir pelleté par un soir de tempête, rues bloquées, dans un silence ouaté, irréel, d'avoir habité l'ambiance magique de l'est de Montréal.

* * *

Le ciel d'hiver me plonge en des pensées tenaces qui me retiennent en moi-même. Se perdre dans la contemplation des étoiles est une façon de réfléchir ou de méditer. D'ailleurs, les étoiles viennent souvent avec des rêvasseries, des souvenirs, des histoires qu'on se raconte autour d'un feu, assis sur des chaises pliantes, la tête renversée. J'hésite à m'engager dans l'étendue glacée étalée devant moi tant elle paraît interminable. Un désert blanc tourmenté par le vent. J'opte pour un sentier connu, question de suivre un tracé. Je m'ancre aux objets situés à proximité de mon corps, à ce que mes yeux perçoivent. Des masses sombres. De grosses racines pointent çà et là. Je m'attache à elles comme à des liens protecteurs. La neige parsemée de taches foncées me rappelle la tire d'érable, le parc Lafontaine, là où, petite, avec ma cousine, je ramasse de la neige propre. Dans le chaudron, des bulles éclatent. Elles sentent bon le sucré. Ces résurgences, je les recueille pêle-mêle en cette nuit où elles redoublent d'intensité.

Les souvenirs naissaient d'eux-mêmes, se confondaient. Le chien tirait au bout de sa laisse, insistait pour que j'avance dans ces hivers déployés devant moi. Mes pensées se heurtaient les unes contre les autres, le vent s'élevait dans une sorte de fureur. Je m'étonnais d'être épargnée par les rafales, mais pas plus que je ne m'étonnais des feuilles mortes frémissantes sur les branches des arbres. J'habitais un espace sans frontières. J'ai pensé alors qu'il existait des immensités d'eau, de sable, de ciel et qu'une immensité les réunissait toutes dans la noirceur environnante et le silence.

Mon regard renversé, porté au-delà de la cime du grand chêne, a fait naître le besoin de m'accrocher aux racines, de sortir de ces pensées insistantes, toujours les mêmes.

* * *

L'obscurité suspend les choses. Reste le vent et l'odeur de terre humide qu'il traîne. Ce soir, rien n'existe. Un paysage intangible m'entoure comme une présence sans contours.

Dans un projet qui s'étale dans le temps survient parfois une période de remise en question. Le doute s'installe à notre insu, l'usure aussi à force de travailler au même, très fort. Aujourd'hui, je talonnais deux hommes en espérant surprendre leur conversation. J'avais beau retenir mon souffle, alléger mon pas, j'étais incapable d'entendre leurs paroles. Le doute s'est immiscé en moi quand je me suis dit : tu fais quoi là ? Un tel décrochage advient toujours sans crier gare.

Je ruminais mes incertitudes, ayant abandonné toute tentative d'écoute, quand un des hommes a soulevé délicatement le chien afin de lui éviter la traversée d'une flaque d'eau glacée. J'ai d'abord trouvé cela bizarre (il s'agit d'un chien), puis touchant. J'avais emprunté le chemin Olmsted pour retenir ce simple geste, pour l'arracher à la densité du monde, à l'obscurité, au vide pressenti.

Le mot croire inscrit sur les pages de mes carnets est mon plus grand allié lorsque le doute persiste.

* * *

Jour de pluie. Partie sans parapluie. Il m'isole trop, me coupe du monde.

Pas à pas, je traverse l'ondée. Un fossé me sépare du sous-bois. M'y réfugier? L'eau me tombe dessus, impitoyable et froide.

Une odeur d'humus forestier flotte sous le dôme de feuillage. Par temps pluvieux, il m'arrive de respirer le paysage avant même de le voir. Le mot *humus* est vert, organique, puissant. Il contient le végétal, la terre; évoque l'écoulement des jours, la décomposition. Le sol dégage des effluves prometteurs pour la végétation émergente.

* * *

Je marche dans un chemin bordé d'arbres aux feuilles recroquevillées. La poussière s'élève sous les pas des promeneurs, adhère aux peaux moites, aux vêtements mouillés. La plupart des gens avancent sans échanger une parole comme si la fatigue et le silence étaient trop grands, comme s'ils prenaient part à une pénible procession sous un soleil de plomb. « Ça ne peut pas durer, ça va finir par tomber », marmonne un marcheur à son compagnon qui ouvre la bouche sans prononcer un mot avant de se pencher sur la fontaine à boire. Il reste longtemps à aspirer l'eau. « Laisse-en pour les autres », murmure quelqu'un pour ne pas être entendu du buveur. Les mains dans les poches, le gars cherche le sourire de son ami, le trouve. Je regarde le jeune parce qu'il a parlé, il me regarde parce que je le regarde. *Laisse-en pour les poissons*. Ça se prononce seul dans ma tête de la même façon qu'on chante un air connu sans pouvoir s'en empêcher. Le jeune se retourne, ne m'observe plus, mais je suis toujours là à me demander si l'homme parlait de l'intensité de la chaleur ou de la pluie quand il a affirmé *ça va finir par tomber*. Je lève les yeux sur un ciel sans nuage, étonnamment clair.

Des gens à l'ombre des arbres laissent couler le temps, allongés dans le gazon, assis sur des chaises pliantes, des bancs de parc. Une dame aux yeux enfarinés agite un éventail. Elle s'amuse à le fermer et à le déployer. Ses pieds qu'elle balance

touchent à peine le sol. Elle se lève, arrange sa jupe, son chignon, ajuste son sac à dos, et s'éloigne. Je remarque les traces faites par le va-et-vient de ses pieds. Des sillons creusés dans la terre sèche.

Mis à part les coureurs trempés de sueur et les vélos qui se frayent un chemin entre les marcheurs, chacun traverse l'espace sans se presser, enchaîne les gestes les uns après les autres. La canicule a provoqué une mutabilité des corps. Les gens ont la démarche et l'œil languides. Plongée dans ce dépaysement, je prête l'oreille aux pas traînants des autres, aux mots qu'ils prononcent, qui me paraissent mous et vains, des mots pâteux, presque incompréhensibles.

Personne n'est tenu à l'écart. Nous sommes enveloppés hors de la mouvance et du rythme de la ville, loin des édifices, de l'asphalte fumant, des métros bondés, des climatiseurs, des vapeurs qui émanent des cuisines, des bruits de vaisselle, des ventilateurs, des mains qui rajustent les cravates.

On aurait dit que les gens, détournés de leurs préoccupations quotidiennes, restaient à espérer, silencieux, un évènement qui tardait à venir. Je fréquente ce parc depuis assez longtemps pour savoir que dans l'air flottait une attente inhabituelle imprégnée d'une passivité singulière. Nous marchions dans un temps sans épaisseur sur une terre aride et poussiéreuse. Peut-être étais-je encore une fois en train de rêver à des ailleurs exotiques, de les faire advenir en les recréant à mon gré. Peut-être étais-je en présence d'un nouveau parc, l'ancien s'étant consumé dans cet après-midi de juillet.

Des pierres brûlantes servent de garde-fou à un belvédère naturel qui repose dans le soleil suspendu juste au-dessus. Au loin, la ville surchauffée ondule, se déforme jusqu'au fleuve. Deux rapaces planent et tournoient librement dans le bleu et l'indolence générale. Personne ne songerait à s'interroger sur leur présence, à se demander ce qu'ils cernent, ce qu'ils se préparent à capturer, tant ils se fondent dans la lourdeur de l'air. Le soleil m'empêche de les regarder fixement. Je baisse les yeux dans la stridulation montante des cigales.

Sur une des roches du garde-fou, une fourmi circule dans tous les sens comme si elle cherchait son chemin. Elle paraît fort dépourvue cette fourmi, affolée même, ayant peut-être trop marché sur la pierre ardente et s'étant perdue en ses crevasses labyrinthiques. Les pétarades d'une moto interrompent mon observation. Je me remets en route. J'espère retrouver le rythme de la procession. Au bout du chemin, avant le chalet, on rencontre le vendeur de glaces englué dans la lenteur des gestes, négociant et proposant, faisant avec l'hésitation de chacun. Il contraint les indécis à choisir en passant au client suivant. Personne ne s'offusque de son procédé.

Pour le marcheur, les sentiers qui s'enfoncent dans les boisés ombreux sont la meilleure voie à suivre aujourd'hui. Le parc permet de telles bifurcations. Il faut toutefois être attentif, savoir s'arrêter et remarquer les renforcements. Sinon, à défaut d'emprunter un de ces passages ou de dénicher l'ombre inoccupée d'un arbre, il faudra attendre la fin du jour pour se reposer du rayonnement du soleil, de son éclat blanc.

Je choisis de flâner encore dans ce chemin où je me suis retrouvée par hasard mêlée à un monde laconique touché par la lumière de l'été.

* * *

Craquement, taches de lumière, frémissement. Une feuille se détache, tombe. Craquement, taches de lumière, frémissement. Je n'ai pas l'habitude de cette ordonnance ni de cette mousse grasse et verte sur les pierres, de cette odeur de champignon qui émane de la terre. Surtout, je n'ai pas l'habitude de cette tranquillité, de l'isolement inquiétant dans lequel le sous-bois et mon imagination me plongent. Devant moi, une femme avance péniblement à l'aide de bâtons de marche. Elle se retourne, me sourit. Aucun mot n'est échangé. Nous ne sommes pas là pour cela. Nous nous arrêtons sur le pont près du marécage. Nous regardons, écoutons et reprenons notre route.

J'ai gardé en moi le souvenir de cette femme qui avait du mal à avancer et qui ne s'en inquiétait pas ou du moins, qui ne laissait rien paraître. Nos cheminements se révélaient différents. Nous avons chacune notre marécage, notre sentier. Nous flânions en un même lieu, sur le même pont, mais en des espaces et des temps autres. Je voyais des saules, des fougères, du bois pourri, de la vase épaisse, des moustiques, une flaque d'eau, une seule. Je me trouvais face à des éléments épars. Un paysage en morceaux. Je me suis dit qu'un marécage sans eaux stagnantes était un marécage en attente, que j'allais revenir en période de pluie ou à la fonte des neiges. Et cette femme, que voyait-elle? Avait-elle remarqué la libellule rouge sang sur le tronc mort? Avait-elle vu le tronc se transformer sous ses yeux en humus forestier?

À une intersection, je prends vers la gauche. La femme continue en ligne droite sur un chemin qui grimpe dans les bois. Le retour à la civilisation. Plusieurs empruntent le sentier où je me trouve en quittant le belvédère. Parmi les éclats de voix, j'entends : « Peu importe quel bord on va sortir, on va sortir en ville. » Ce raisonnement m'arrache un sourire. C'est que la ville entoure la montagne. Est-il arrivé à une personne de ne pas pouvoir ressortir du parc? Il faudrait tourner en rond, le faire exprès, éviter les escaliers et les sentiers descendants, les stationnements, la signalisation. Il faudrait rester dans les hauteurs, s'éloigner des sorties ou des entrées, s'enfoncer dans les bois. Il faudrait redevenir petit, sans repères.

Après le pont sur lequel passe le chemin Olmsted, le vent s'élève et s'ouvre sur *La vallée des terriers*. Je sillonne ce territoire depuis un certain temps et jamais, avant d'apprendre le nom de ce lieu, je n'ai vu en lui une vallée. Cette étendue de gazon forme une aire de pique-nique. Je la traverse souvent avant de m'enfoncer dans le bois situé de l'autre côté. J'ai remarqué la présence de quelques tamias rayés, mais sans plus.

Au-delà de l'aire de stationnement, de l'asphalte qui la délimite, des voitures, de l'horodateur, des gens en ligne devant, de ceux qui sortent des véhicules, des portes claquées, des poussettes dépliées, un espace livré au vent échappe aux ficelles que chacun croit tirer. J'ai déjà assisté aux prémices de cette mise en scène dominicale. Je reconnais ces hommes qui avancent deux par deux, une glacière postée entre eux. Et ces autres qui transportent des plats enveloppés de papier d'aluminium, des boissons gazeuses, des chaudrons autour desquels, non loin d'ici, ils s'activeront à l'ombre des arbres. Ces gens se donneront bien du mal pour le plaisir de se rassembler et de cuisiner en plein air. Le vent fera lever les nappes, s'envoler les serviettes de table, rouler les ballons des enfants, dévier les cerfs-volants. Il effectuera tout cela et arrachera au passage des feuilles aux arbres, frôlera ma peau, s'infiltrera dans mes oreilles avec ces choses dont je ne saurai que faire, mais qui un jour s'ordonneront quelque part.

Dernier dimanche d'août. Près de l'aire de stationnement, j'ai écrit dans mon carnet : « Il me manque la tranquillité des jours de semaine. Un espace désert livré au vent, à la pluie et aux cris de corneilles me tараude sans cesse. Serait-ce lui que je tente d'atteindre parmi ce monde, et en plein dimanche après-midi? » Je n'avais pourtant pas en tête de me soustraire à l'espace public et à la multitude ce jour-là, au contraire.

Je me rappelle tous ces dimanches passés sur la montagne à errer parmi les pique-niqueurs, à me couler parmi eux, à rechercher les territoires moins fréquentés, plus sauvages. Étrangement, j'essayais de trouver le silence dans le tumulte, la nature dans la ville, la ville dans la nature. Je parcourais avec plaisir ces zones indécises et contrastantes. Je franchissais des frontières créatrices de nouveauté.

Une heure tapant. L'aire de pique-nique et les abords du lac sont pleinement occupés. Je ne résiste pas à l'envie de m'asseoir. Par temps chaud, il reste toujours des bancs libres en plein soleil. Devant moi, un garçon tire à deux mains sur un roseau, il tente de l'arracher en le tordant. Le roseau ploie, mais ne se rompt pas, demeure fidèle à l'expression. Un autre garçon, plus jeune celui-là, pousse un escargot du pied, il fait mine de l'écraser, le jette finalement à l'eau. Je me demande

s'il s'agit ou non d'un escargot aquatique, si l'enfant s'est posé la question. Je constate que la cruauté légendaire des garçons a des limites. Tous n'osent pas, même s'ils en ont la vague idée, faire éclater les petites bêtes. Il y en a plusieurs de ces escargots collés au pourtour de pierres du lac, pourtour fabriqué qui rappelle le caractère artificiel du paysage. Ce bassin, creusé à la pelle en plein hiver, a permis de sortir des hommes, pour un temps, d'un chômage éprouvant. Avant, l'eau s'accumulait ici dans une cuvette, formait un marécage. Autour, il y avait une ferme, des boisés denses et une prairie où les animaux broutaient, du moins, j'imagine que du bétail jouissait de ce pâturage. En haut de la butte, des corps allongés profitent des rayons du soleil à l'endroit où se trouvait le *Mountain Playhouse*, un théâtre d'été. Lors de son aménagement, ce secteur portait le nom de *Glades, La Clairière*. Si on oublie le lac, les bancs et le pavillon, dans la trouée, s'étend un pré verdoyant, magnifique.

Je viens juste de quitter le tumulte du lac aux Castors et je marche dans une quiétude enveloppante sur un tapis d'épines qui me fait le pas feutré. La tranquillité arrive parfois d'un imprévisible détour. J'ai sans doute effectué un virage sans m'en rendre compte, car le lieu s'est effacé. Il reste le touffu et le sauvage, et une vague odeur anisée. La transition entre le milieu aménagé de la montagne et ses zones naturelles m'étonne tant elle se fait en douceur, à mon insu.

* * *

L'autobus 11 se fait attendre. Une fois de plus, je répète lentement les vers de Gérald Godin. *Sept heures et demie du matin métro de Montréal/c'est plein d'immigrants/ça se lève de bonne heure/ce monde-là*. Une jeune fille photographie le *Tango de Montréal*. Les usagers qui empruntent quotidiennement le trajet de l'autobus 11 doivent connaître le poème par cœur ou peut-être qu'ils ne le voient plus, qu'il a été effacé du mur de briques par l'habitude.

Onze heures et demie du matin métro Mont-Royal. La place est remplie de monde. Une envolée de pigeons faite de froissements d'ailes passe juste au-dessus. Autour, les journaux se déplient sur les têtes, les cous s'enfoncent dans les épaules. D'instinct, des mains glissent sur les cheveux, des mains qu'on regarde au cas où. Comme si ces oiseaux allaient d'un coup déverser des torrents de fientes parce qu'ils survolent l'attroupement d'humains en attente que nous sommes. Ces pigeons ne nous accordent aucune importance. Ils habitent une ville à eux, occupent les zones urbanisées à leur façon, en opportunistes. Ils nous ignorent, souillent nos corniches, nos tables, nos bancs de parc, sont sourds à nos lamentations, aux protestations de cet homme par exemple qui essaie de protéger son casse-croûte de leur bruyante envolée.

Je quitte le métro, ses travailleurs pressés, ses supports à vélo débordants, ses gigantesques chaises Adirondack vertes avec un homme assis sur chacune, des hommes minuscules, livrés au farniente et à mon regard posé sur eux. Je m'éloigne du métro, de ses voix, de ses sons, de ses courges, de ses poireaux, de ses oiseaux picorant. Je note d'une main tremblante dans le roulement de l'autobus : *surtout ne rien perdre de cette scène nimbée de soleil. Je n'ai pas assez d'yeux pour tout voir.*

« Arrêt de l'avenue du Parc. » Avenue du Mont-Royal. Côte Ste-Catherine. Voie Camillien-Houde. La pente s'accentue. Les vrombissements du moteur et les relents d'essence entrent par la fenêtre entrouverte. Le roc. Les arbres. Les arbres. Le roc. De temps à autre, une percée sur la ville. « Arrêt de l'observatoire. » Coup d'œil sur l'est de Montréal. Je pense à un texte lu lors d'un séminaire à l'université intitulé *Les écrivains déambulateurs*. Dans le récit en question, Gabrielle Roy évoque sa montée en tramway sur le mont Royal. L'autobus 11 suit l'ancienne ligne de tramway 11.

De retour à la maison, je me suis empressée de fouiller dans mes papiers afin de retrouver l'extrait noté des années plus tôt. Dans l'autobus, j'avais éprouvé une sensation d'étrangeté, de transparence, comme si je basculais dans le vide entre une réalité et une autre. Le parcours en tramway de Gabrielle Roy, effectué dans les années 1930, était aussi réel que le mien. Elle cheminait à mes côtés, le nez contre la vitre. J'ai

pensé : tu as vraiment été contaminée par Borges. J'entends encore la voix grave du professeur, le ton inquiétant : « Vous verrez, nous ne sommes plus les mêmes après avoir lu Borges. » Cette hantise d'attaquer la réalité, de détruire des certitudes, de jouer avec le temps, le langage...

J'ai retrouvé et relu avec plaisir le texte de Gabrielle Roy. « Il y a un tramway qui remplit l'office de funiculaire. Il a bien du mérite à monter toute cette montagne à lui tout seul. C'est vrai qu'il gémit tout au long de l'ascension à vous faire croire qu'il va s'aplatir en un monceau de ferraille, un de ces jours. » Elle écrit encore : « Ce tram accomplit d'ailleurs un trajet charmant : entre de grandes roches roses suintant l'humidité et sous le frôlement des branches qui s'enhardissent parfois jusqu'à venir taper dans les fenêtres. » À l'époque où Gabrielle Roy écrit ces mots, la route était sinueuse, nichée entre les falaises. Une photographie témoigne de l'étroitesse du chemin qu'empruntait le tramway 11. Il longeait le roc, frôlait les végétaux. Aussi, le tramway passait dans un tunnel. Si on regarde attentivement, on peut deviner son emplacement. Des traces subsistent sur la voie Camillien-Houde.

« Arrêt de la maison Smith. » Le cimetière Mont-Royal, ses grilles grandes ouvertes. Nous sommes plusieurs à débarquer, à lui tourner le dos et à pénétrer dans le parc. Moi, je m'y précipite à la manière d'une femme qui a un rendez-vous. Et pourtant.

Un sentier mène à une plate-forme de pierres cimentées. Des rails métalliques tronqués émergent d'un côté et de l'autre de la structure. Ces vestiges proviennent sûrement du funiculaire qui montait autrefois jusqu'au sommet. La ligne du *Mountain Park Railway*. J'ai lu qu'elle partait du parc Jeanne-Mance et qu'elle se trouvait dans l'axe de la rue Duluth. Avec cette végétation abondante, impossible de voir la ville en bas et de me situer. Une odeur de cendre froide. Les restes d'un feu de camp. Bois calciné, papiers en partie brûlés, verre éclaté. Je sais, pour m'y être maintes fois promenée, que le parc du Mont-Royal vacille la nuit. Il s'y opère un étrange renversement. Ceux qui veillent sur la montagne, l'éclat du feu dans les yeux, arpentent des territoires différents. Dans l'obscurité, ils se libèrent de leurs

corps, se font voix murmurantes, crépitements, craquements secs, répétés. Face au feu, ils s'arrachent au monde diurne, débattent sans doute de leurs amours contrariés, de leurs rêves impossibles. Leurs paroles, confiées à la nuit, se dissipent et s'éteignent. Tout est oublié au matin. Une trace subsistera peut-être, née d'un certain soir d'été. Sur une pierre est gravé *June 92*. Vingt ans déjà. À côté, les eaux du marécage débordent. Une feuille d'érable rouge dérive sur l'eau noire. Un maringouin me tourne autour. Nous sommes pourtant presque rendus à la mi-septembre.

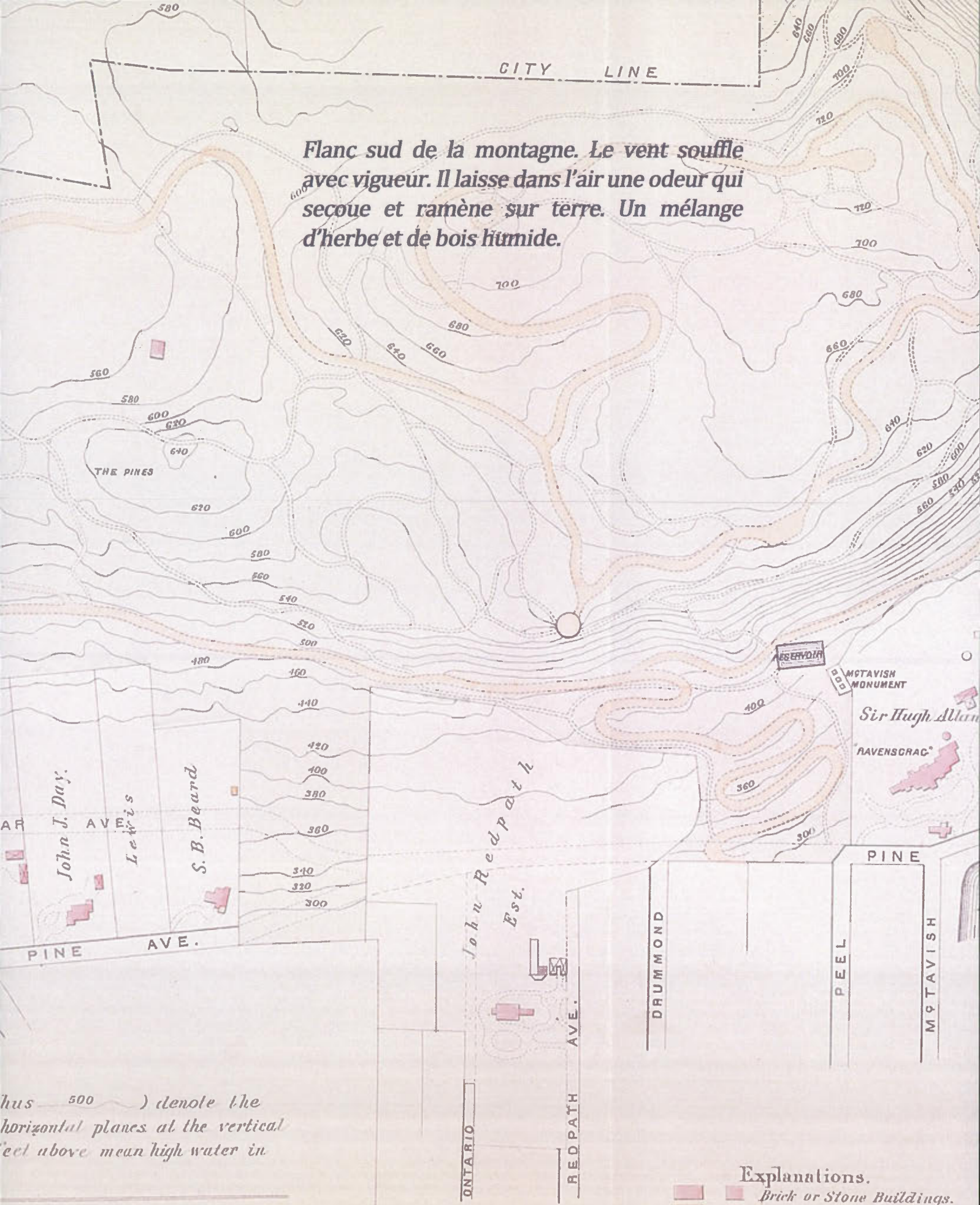
Certains jours, le corps est davantage mis à l'épreuve. Au marécage, le maringouin s'est révélé être une myriade de maringouins, et gros à part ça. Je porte encore les traces, énormes elles aussi – et je n'exagère pas – de mon intrusion en leur territoire. Voilà ce qui arrive quand on croit chasser une de ces bestioles pendant qu'une autre a notre peau et une autre et une autre et qu'on reste là à observer et à avoir l'illusion de chasser toujours le même moustique. Ces insectes piqueurs peuvent pondre jusqu'en septembre et nous tourner autour jusqu'au gel.

Ce jour de septembre, lourd d'humidité, ne laissait à priori rien présager de l'automne qui s'installait. Mise à part la feuille d'érable rouge dérivante. À bien y penser, d'autres signes me faisaient sentir que je marchais dans un été déclinant. Le vert perdait de son intensité, le vent paraissait moins doux, la lumière projetait les ombrages autrement sur le sol.

* * *

CITY LINE

Flanc sud de la montagne. Le vent souffle avec vigueur. Il laisse dans l'air une odeur qui secoue et ramène sur terre. Un mélange d'herbe et de bois humide.



thus 500) denote the horizontal planes at the vertical feet above mean high water in

Explanations.

- Brick or Stone Buildings.
- Frame Buildings.
- or Brick or Stone Stables.
- or Frame Stables & Sheds.
- Horse Car roads.

L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

Georges Perec, *Espèces d'espaces*

Dès qu'on quitte le seuil de la rue Peel, à l'angle de l'avenue des Pins, on pénètre dans un espace de pierre et de végétation. De la pierre sous nos pieds, sur le vieux mur à droite, celui qui longe l'Hôpital Royal-Victoria, de la pierre aussi le long du ruisseau qui coule à flots. De la pierre et du vert à perte de vue. Devant, l'espace s'ouvre sur un escalier aux rampes d'acier, premier d'une série qui mène vers le sommet. On hésite entre l'escalier ou le sentier appelé *Le Serpentin*. On hésite et on choisit d'emprunter le grand escalier pour une ascension plus rapide de la montagne ou le sentier pour une montée plus progressive, moins éprouvante. On opte pour la marche serpentine? Vers la gauche ou la droite? On hésite toujours. Certains décident de simplement dîner installés sur le muret près du ruisseau. Une jeune fille assise là me demande un mouchoir. Je lui tends un paquet à l'emballage chouette. « No, just one », qu'elle dit en reniflant. Je lui baragouine qu'elle peut tout garder. « Thank you. » Et elle retourne à son sandwich menacé par un écureuil chassé à coup de pschitt, pschitt et de grands mouvements de bras.

L'escalier qui mène au chalet est aussi un sentier qui se dévoile petit à petit. La montagne à hauteur de visage, il faut monter lentement pour sentir le frôlement des végétaux, la proximité du roc. À une certaine hauteur, une pénombre de sous-bois feutre l'espace et transforme les bruits de la ville en un grondement sourd. On s'arrête dans ce demi-jour, avide d'une odeur reconnue : un mélange d'herbe et de bois humide. Là, on a le sentiment de s'être rapproché d'une terre insoumise au rythme urbain laissé derrière. Se tenir près de la terre éveille les sens et le désir de redécouvrir la signification du monde, du moins, pour moi qui avais oublié que la montagne était une magnifique porteuse de sens.

Se pouvait-il que j'aime davantage en ma ville ce qui m'éloignait d'elle et me permettait de mieux respirer? Ce questionnement m'a fait penser que la montagne n'était peut-être pas située à l'intérieur de Montréal, mais qu'elle constituait une limite à son dénuement. Montréal s'étend sur une plaine dans une zone urbanisée et exposée; et la montagne résiste à cet étalement par son relief et son couvert de végétation enveloppant, autant à l'est, qu'à l'ouest, au sud qu'au nord. Le contraste entre dénuement et enveloppement m'a laissée songeuse.

Dans le grand escalier, on voit, collées sur les marches, des feuilles rousses, jaunes, brunes. On lève la tête en se demandant d'où elles viennent, on cherche le bouleau qui a laissé tomber celles-ci, le chêne, celles-là. Les conversations sont brèves, entrecoupées, ponctuées d'arrêts et de soupirs. Les mains tirent ou glissent sur la rampe, des corps lourds s'y appuient. Respirations haletantes, saccadées, raclements de gorge, dépassements, regards furtifs. Un joggeur grimpe l'escalier à reculons, un autre le descend à quatre pattes, tête première. Ces hommes semblent venir d'une planète où les escaliers se montent et se descendent d'une étrange manière. Encore le maillot blanc et bleu du dernier marathon de Montréal. Ces coureurs se préparent sans doute pour le prochain. J'ai lu que le jogging aurait une dimension rituelle. La course serait un moyen de purification. Depuis, quand je croise un coureur en sueur, je le vois se purger, abandonner dans l'atmosphère des choses indésirables.

Bénis soient les paliers qui permettent à la fois de reprendre son souffle et d'avoir vue sur un fragment de la ville qui se découpe entre les arbres. Centre-ville, fleuve, collines, ciel blanc, nuages gris.

Silence et pulsation.

Le soleil perce les nuages, le temps de voir les feuillages des arbres s'enflammer et de regretter aussitôt l'éclat de leurs couleurs. *Je vais où je vais.* J'ignore pourquoi j'écris ces mots en les prononçant à voix haute. Je sais naturellement que c'est moi qui parle, mais je ne peux m'empêcher de regarder derrière au cas où il y aurait quelqu'un d'autre. Par terre, une bouteille d'eau, de

bière, un carton de jus d'orange, de pomme, un pot de yogourt, un gobelet de café, du verre cassé. Ces choses reposent à proximité d'une souche parmi les verges d'or, les touffes de gazon, les bouts de bois et la pierraille. Toujours le grondement de la ville et le bruissement des feuilles, plus le hurlement intermittent d'une sirène d'ambulance. Une fille s'arrête sur le palier, observe la ville. Sa voix sonne comme un miaulement. « Regarde là, la vue, au moins! » Lui, appareil photo à la main, pour lui faire plaisir ou pour s'éviter des ennuis, jette un coup d'œil sur le paysage.

La dernière marche franchie, le marcheur essoufflé n'est pas au bout de ses peines; reste un sentier caillouteux à gravir avant d'accéder au belvédère Kondiaronk. À gauche, la ville se laisse de nouveau entrevoir par morceaux entre les arbres. Le choc de mes pas sur les cailloux accompagne d'autres pas lents, à proximité.

Le vent souffle fort. Les lanternes de fer forgé suspendues au chalet se balancent, les drapeaux claquent. La terrasse forme un demi-cercle, non seulement la balustrade, mais aussi les dalles au sol. Je cherche à voir si le cercle se poursuit jusqu'au chalet. Je partage la vision amérindienne du monde. Le cycle des quatre saisons, les points cardinaux, les quatre éléments me poussent à croire en une rondeur où tout se répond et se transforme. J'habite la rotondité d'un univers quaternaire mystérieux. Un enchaînement ancien et indécomposable.

Derrière le chalet, je me perds dans ses pierres, dans la recherche des coraux et des crinoïdes. Ces traces cristallisées dans le roc témoignent de l'effacement d'une vie. Je touche du doigt cette vie qui peuplait la mer avant son retrait, avant la construction des villages, des villes.

J'emprunte un sentier à l'abri du vent sans laisser derrière moi autre chose qu'un pas incertain. Je ne sais trop de quel côté aller.

Je me rappelle m'être emmêlée dans mes pensées et dans mes pas, d'avoir rangé carnet et crayon, puis d'avoir continué à marcher.

Un homme est assis en tailleur sur la pierre, les bras ouverts vers le ciel, les yeux clos. Dans une position de prière ou d'intense méditation, il accueille visiblement quelque chose. Un vélo gît à ses côtés. Devant, un boisé dense au sol plein de jeunes pousses s'agite. On entend très fort le sifflement du vent. On jurerait que l'homme boit le vent et qu'il avale la forêt. Des gens passent, parlent, font du bruit. Bruits de talons qui claquent sur le pavé, de clés et de monnaie qui s'entrechoquent au fond des poches. L'homme ne bronche pas. Il resplendit sous le soleil. De plus près, on perçoit le léger vacillement de son corps.

Je reviens sur mes pas, toujours je finis par revenir sur mes pas. Personne sur la pierre ni alentour. Alors moi, je ne peux résister à l'envie de m'y asseoir. J'éprouve le calme du boisé, en respire l'odeur, mais manque l'abandon pressenti chez l'homme de pierre et de vent. Me hante aussi ce sentiment trouble d'avoir déjà su habiter la forêt, d'y avoir lézardé sur une roche la tête pleine de rêves. Une impression furtive, fragile, enveloppée dans le mot *enfance*. Et cela glisse aussitôt vers une pensée : l'enfant sait d'instinct s'approprier et habiter le lieu dans lequel il se tient. N'empêche, sur cette montagne vit un adulte qui avale la forêt. Un craquement. Ma présence s'effrite, s'éparpille.

Le vent s'élève sur la cime des arbres, prend de la force et déferle en vague jusqu'à moi. Chaque fois, l'accalmie donne plus de puissance à la prochaine poussée. Le vent engendre un perpétuel murmure qui, en s'intensifiant sous la bourrasque, m'interpelle avec plus d'insistance. Mêlés à lui, des piailllements d'oiseaux et des éclats de rire. Aussi, des mots venus de loin dont je n'arrive pas à saisir le sens. L'usure des mots et leur profondeur se laissent toutefois deviner. Je soupçonne le vent d'être le porte-parole des choses oubliées.

Je voulais être de pierre et de vent, immobile, disponible, entendre ce qu'on me soufflait à l'oreille. À trop essayer, je m'enfonçais dans une opaque banalité. Le langage du vent échappait à ma compréhension.

Journée sans vent. Sur la pierre, un graffiti orange. Dans *L'homme et le sacré*, Roger Caillois parle d'un peuple amérindien qui retouche la peinture rupestre, qui lui rend sa couleur afin de l'actualiser. Ce procédé incantatoire leur permet de ressusciter le temps mythique et de convoquer les ancêtres. Les graffiteurs de nos villes retouchent-ils leurs inscriptions? Reviennent-ils sur place pour les revoir ou les relire? Surtout, que rabâchent ces graffiteurs sur les briques des maisons, les pierres de la montagne, l'écorce des arbres? Ces gens s'adressent-ils à quelqu'un?

La recreation du monde est le titre du chapitre de L'homme et le sacré où j'ai lu le passage concernant l'actualisation de la peinture rupestre. Le titre a éveillé mon intérêt. Le mot recreation possède une grande mobilité. Je veux dire que ce mot ouvre à d'infinies possibilités. L'emploi d'un mot n'est jamais innocent, il faut être attentif à la façon dont il émerge du monde et du langage. La pierre au graffiti orange, en cet après-midi sans vent où rien ne semblait s'offrir à moi, est devenue, en quelque sorte, un catalyseur. Par sa seule présence, elle a fait surgir le mot recreation.

Alors que je croyais être revenue bredouille de mon escapade, avec peu de notes dans mes carnets et l'impression de n'avoir rien retenu de mon parcours, la pierre au graffiti orange faisait son chemin.

Un oiseau se dessèche au fil de mes passages. Chaque fois, j'évite de regarder, mais c'est plus fort que moi. J'espère le jour où il disparaîtra. Des brindilles et des feuilles mortes ensevelissent l'oiseau partiellement. Son linceul dépend du vent.

* * *

Matin froid et gris, un de ces jours où l'on se demande ce qu'on fait dehors. La pluie reprend, précipite la chute des feuilles. Il se peut que j'aie emprunté ce sentier sous le seul prétexte de mieux l'explorer. Mais comment expliquer le sentiment tenace de marcher sur les traces de quelqu'un? Une impression de déjà-vu. Un ultime effort de mémoire.

* * *

L'arbre qui tend les bras se tient devant le fleuve à la rencontre du ciel et de la terre. Je l'ai découvert par hasard aux abords d'un sentier, planté dans un flanc de la montagne, me regardant de son œil unique. Un trou rempli de bleu sert d'œil à ce titan qui étale ses branches vers le ciel tels des membres humains, implorants. Leurs courbures et leurs torsions évoquent le mouvement d'un corps saisi dans une prière ou une danse rituelle. Je songe à l'exécution d'une danse de la pluie, à un corps figé, jambes repliées, en pleine propulsion verticale. Invoquer la pluie me semble de mise pour un chêne grand et sec. Son tronc mutilé attriste. Des moignons lui font des bosses et de larges crevasses, des plaies gonflées et ouvertes. Cet arbre arrive à la fin de sa vie. Il me faut veiller sur lui. Je devrai revenir afin de voir s'il bourgeonne, si des feuilles le couvrent en été. Celles qui jonchent le sol me rassurent dans ma certitude d'un perpétuel retour des saisons. Me vient en tête le nom d'une maladie *la mort subite du chêne* et qui sonne, je trouve, comme un titre de ballet.

Il y avait dans cet arbre une chose qui m'avait regardée droit dans les yeux et à laquelle je ne pouvais échapper. Cet arbre dans sa posture humaine témoignait d'une telle fragilité qu'il a imposé l'arrêt de ma marche. Cela peut paraître étrange, mais c'est ce que j'ai ressenti à son contact, le paradoxe d'une fragilité imposante. C'est l'arbre et non les marcheurs avec lesquels je cheminais qui a humanisé le paysage. J'ose espérer que mes yeux posés sur le grand chêne qui m'a tendu les bras lui ont insufflé un peu de vie.

Des feuilles tourbillonnent, tombent à mes pieds. Le vent soulève du même coup un drôle de sentiment en moi. Que faire de cette présence de vent et de feuilles mortes? Pour en rajouter, un nuage glisse sur le soleil, s'y attarde un moment. Je dois attendre patiemment son passage pour contempler encore une fois la brillance de la pierre sur laquelle le déplacement des feuilles a attiré mon attention. L'alliance inattendue entre la rugosité de la matière brute et le scintillement de la poussière fine m'étonne. Les oppositions permettent d'établir de nouveaux rapports, de voir

surgir l'inattendu. Entre deux choses différentes s'étendent une infinité et une diversité de choses autres auxquelles la dynamique du contraste donne de la luminosité.

* * *

J'entre dans le parc par l'avenue Cedar. L'escalier fait face au bâtiment de l'Hôpital général. Ça explique les nombreuses voitures aux abords de la montagne. Là-haut, l'automne étale ses couleurs. Parmi elles surgissent un promeneur vêtu d'une veste rouge et un chien roux sans laisse. Autrefois, la chasse à courre se pratiquait sur la montagne. Les membres du *Montreal Hunt Club*, dans leurs jaquettes rouges et leurs bottes de cuir, traquaient le renard, plus au nord, dans la forêt vierge. Je grimpe l'escalier suivie par mon chien de chasse qui n'a jamais chassé et qui sait comment faire. Il faut le voir gratter et respirer la terre, poursuivre un pigeon, un écureuil ou un insecte pour comprendre qu'il n'a pas oublié à quoi il est voué. Une photographie ancienne montre le lieu de rassemblement du *Montreal Hunt Club*, situé sur l'avenue De Lorimier, l'avenue Colborne à l'époque de la fondation du club. Devant le bâtiment apparaissent des chasseurs et une meute de beagles pareils au mien. J'imagine leurs jappements qui se mêlent aux ébrouements des chevaux, le renard coincé, le coup porté, le dépècement, le cor qui sonne la curée, les chiens qui se jettent dessus. Un banc enfoui dans la végétation attire mon regard, capture peu à peu mon attention. Peinture écaillée, graffitis jaunes, herbages envahissants constituent les preuves du passage du temps. Une branche entrave le chemin menant jusqu'au banc, signale l'interdiction de s'y asseoir.

Le dénuement des arbres m'étonne. Déjà? L'un d'entre eux n'a presque pas de rameaux. Juste quelques branches dont la disposition rappelle la posture d'un corps crucifié. Les arbres paraissent morts à l'automne.

Du persil sauvage, partout, encore vert, persistant. Des cris d'enfants. Des bruits de cour de récréation me poursuivent jusque dans un champ. Un champ de quoi au juste? Pourquoi ne l'a-t-on pas aménagé? En fait, ce lieu ressemble à un terrain vague entouré d'arbres desséchés. Un éclat brillant sur le sol. Une boîte métallique miroite au soleil. Elle gît au pied d'un arbuste dans la lumière, rectangulaire, abandonnée, intrigante. Tout objet recèle une histoire que je ne suis pas toujours en mesure de raconter. Je laisse la boîte derrière. Je chemine encore parmi les cris des écoliers, surprise qu'ils parviennent si clairement jusqu'ici.

En ce jour d'automne, j'ai renoncé à une intimité qui m'est d'habitude essentielle. Je suis à mes heures misanthrope, sauvagesse même dans l'acte d'écriture, et marcher au parc du Mont-Royal fait partie de mon processus d'écriture. Il est rare que j'aie à la montagne accompagnée, même de mon chien, car je n'arrive pas à être suffisamment attentive, à l'écoute. Je me laisse distraire facilement. Je n'ai jamais pu lire dans le métro ou ailleurs, là où il y a du monde ou du mouvement. Sur la plage, le bruit des vagues suffit à dissiper mon attention. Là-bas, en réfléchissant, j'ai comparé le besoin de solitude au recueillement, cet état d'esprit nécessite un isolement, un certain repli sur soi. En même temps, je n'aimais pas cette idée de repli sur soi, ça me donnait l'impression d'aller à l'encontre de l'ouverture recherchée. Toutefois, je suis revenue de cette randonnée avec des notes. Ces dernières ont constitué, en partie, les fondements de ce que je viens d'écrire. Le lieu et moi avons fini par nous rejoindre. Il a trouvé des résonnances au fond de mon silence et moi dans le sien.

Les boisés déverdissent, perdent leur épaisseur. La ville entre les arbres dépouillés devient plus présente. À mesure que la montagne se dénude, la ville s'impose, se rapproche. Du chemin Olmsted, j'aperçois le bâtiment de l'Hôpital général, à croire qu'il apparaît chaque année avec l'automne. Un conifère imposant me cache la vue. C'est l'occasion d'entrevoir le soleil entre ses branches épineuses et surtout, d'oublier la proximité de la ville.

Une chaîne entrave le passage. *Escalier fermé pour l'hiver*. On pourrait s'en tenir à cette indication et redescendre vers l'avenue des Pins. Mais à droite, des traces de pas forment un sentier improvisé, offrent une alternative. Il faut être prudent dans la montée abrupte, prendre bien soin d'enfoncer les pieds dans la neige, l'un après l'autre. Le ciel se couvre d'un tas de gros nuages. C'est blanc partout où mon regard se porte.

Je suis restée la matinée entière à regarder le blanc balayé par le vent sans me fatiguer. Je persistais à habiter ce silence craquant et magnifique, espace que je sentais pourtant imprenable. C'est comme si je n'admettais pas cette imprenabilité et que je tentais à chaque traversée d'un lieu de le rendre habitable, au moins d'en dégager un signe ténu qui, même inessentiel, empièterait sur une réalité contraignante. L'horizon gelé n'est pas arrivé à entraver mon regard et à freiner mon désir de déchiffrement du monde. Je me souviens de m'être étonnée du froid nordique qui s'emparait tout à coup de la montagne.

Du moment où j'ai aperçu cette forme humaine avancée vers moi, j'ai su que je ne devais pas lui porter attention. J'avais remarqué l'exagération des gestes, les éclats de voix. Arrivé à ma hauteur, l'homme a lancé : « C'est glissant, ça pas de bon sens. Comment tu fais pour rester debout? » Je n'aurais pas dû le regarder, peut-être qu'il soliloquait. Il aurait continué sa route et le paysage serait demeuré immaculé. Je me suis mise à lui expliquer qu'il devait marcher à l'extérieur du chemin. « Le milieu est trop glissant, plus fréquenté. » « Fréquenté? » « Je veux dire que plus de monde passe dessus et ça le rend glacé. » Il a enlevé ses mitaines, s'est penché et a entrepris de rattacher le lacet de sa botte. J'en ai profité pour disparaître. Il a fallu un certain temps avant que se recompose le paysage, pour qu'il se mêle de nouveau à moi.

* * *

Février. La nuit. Sur le mont Royal. La blancheur de la neige éclaire un peu mes pas. Tout est noir ou plutôt, presque noir. Une montagne en pleine ville ne peut échapper au rayonnement lumineux qui l'entoure de toutes parts.

Ce soir, il n'y a pas de lune. En fait, si, mais on ne la voit pas. J'ai toujours trouvé étrange l'expression « soir sans lune », comme si on pouvait l'avoir volée ou qu'elle pouvait s'être effacée, volatilisée. Christophe Colomb, en 1504, a eu de la chance de ne pas être tombé sur un ciel aussi nuageux. On raconte que Colomb, sachant qu'une éclipse approchait, profita de ce savoir afin de se procurer des vivres auprès d'Indiens de la côte jamaïcaine. Il menaça ces derniers de leur voler la lune s'ils ne lui fournissaient pas ce dont son équipage et lui avaient besoin pour survivre. Au soir du 29 février 1504, il mit sa menace à exécution. On se doute bien qu'effrayés les Indiens coopérèrent. Je me demande si les Amérindiens se sont tenus aux alentours dans la lumière diffuse de la lune. S'ils ont contemplé sa rondeur, éprouvé son mystère.

La lune est énigmatique et inquiétante. On la dit aussi menteuse, du moins, c'est par ce trait que j'arrive à savoir si elle croît ou décroît, en fonction de si elle forme un C ou un D. J'ai acquis cette connaissance lors d'une marche en forêt. Depuis, il m'est impossible de lever les yeux sur la lune sans la traiter de menteuse.

Un groupe de raquetteurs. Faute de pouvoir les éviter, je saisis des bribes de leurs conversations et les note en catimini dans mon carnet à la lumière d'un réverbère. *Ben voyons, tu te sens si importante? Des fois, j'ai d'la misère à juger ça.* Des phrases jetées par-ci par-là, éparpillées dans la noirceur environnante.

* * *

La dénomination *avenue Cedar* rappelle à la fois une essence d'arbre et une époque particulières. Cette appellation confirme que la langue est un véhicule de mémoire extraordinaire. Mai 1876. Cette année-là, l'inauguration du parc du Mont-

Royal a lieu en même temps que celle de *Cedar avenue*, ainsi nommée pour rappeler la présence du conifère sur la montagne. Pourtant, j'ai vu peu de cèdres lors de mes déambulations. Peut-être par manque d'attention. Certains lieux perdent avec le temps la justification des noms qui leur ont été attribués. Des mots appliqués à des lieux cèdent leur place à d'autres mots reflétant mieux les nouvelles réalités. Je pense à l'avenue des Pins, aux pins disparus. Pourquoi *Pine avenue* a été francisée en entier et l'avenue Cedar, à moitié seulement? La langue est un véhicule de mémoire extraordinaire, certes, mais qui invite à la révision, à la redéfinition, au questionnement.

L'escalier de l'avenue Cedar mène à un arbre dont les racines à découvert s'agrippent à une terre caillouteuse. On jurerait qu'il n'est plus fixé au sol. Je l'ai surnommé l'arbre qui marche. On se demande comment les racines arrivent à absorber les éléments de cette terre dure et impénétrable. La façade arrière du Cedar Plaza témoigne de la proximité de la rue. L'arbre qui marche pousse dans une pente qui s'effrite progressivement.

Des crocus à fleurs mauves tapissent le sol, ils se taillent une place entre les touffes de persil sauvage. En mai, certains de ces plants de persil atteindront plus d'un mètre, étoufferont la végétation autour. Du chemin de la Côte-des-Neiges me parviennent les bruits de la circulation à peine assourdis par la distance que j'ai parcourue. J'accélère le pas, pressée de m'enfoncer dans la montagne.

Juste avant le lac aux Castors, un petit garçon poursuit un ballon gonflé en forme de planète terre. Chaque fois qu'il tend les bras, le ballon, léger, poussé par le vent, roule et lui échappe. Il finit par rattraper la planète terre, par l'entourer de ses bras minuscules. Il court rejoindre sa mère, sans doute, qui tient également un ballon appuyé sur un ventre tout aussi rond. Après avoir quitté ces gens des yeux, j'entre dans le tumulte du lac aux Castors par un dimanche après-midi. Il y a des odeurs de barbecue dans l'air, de la fumée, des tables de pique-nique éparpillées ici et là sur le gazon humide, les cris des enfants, ceux d'une corneille, la musique d'une flûte. L'instrument soupire, animé par le souffle d'un vieillard entièrement vêtu de

blanc. À ses pieds sont étalées des pièces de monnaie sur un bout de tissu jaune. « Tu sais patiner? » Un couple traverse le terrain asphalté qu'occupe en hiver la patinoire réfrigérée. « Tu sais patiner? », répète le garçon à l'accent français. Je n'entends pas la réponse de la fille. Le couple s'éloigne vers le pavillon, main dans la main. Sur le banc voisin du mien, un père libère son bébé de sa poussette, lui colle de gros baisers bruyants. Ce père a l'air heureux, sûrement parce que sa fille Marie-Anne, six mois, voit son premier printemps comme il dit à la dame qui fait des coucous au poupon.

Le père avait l'air heureux, mais il en faisait trop, trop d'effusions, trop fortes, trop de regards autour de lui. Essayait-il de se convaincre ou de nous convaincre de quelque chose? Autour, les mouettes criaient sans arrêt, se prenaient pour des canards sur l'eau. La vie palpitante et le pêle-mêle de bruits transformaient le secteur du lac aux Castors en gigantesque fête de famille.

* * *

À l'heure du dîner, le belvédère a des airs de vacances. Chacun s'installe dans ses occupations ou oisivetés du moment. Une rouquine assise sur la pierre offre son profil flamboyant au soleil, le temps de croquer une pomme verte. Devant le chalet, un dormeur repose sur un banc, la tête inclinée sur l'épaule, les bras croisés. D'autres personnes, appuyées à la balustrade, une main sous le menton, regardent Montréal. Si je m'approchais pour percevoir leurs yeux, je les verrais peut-être glisser sur la ville sans rien retenir.

L'intensité bleue du ciel, la lumière et la langueur des gens m'étonnent. Cette combinaison me rappelle une certaine nonchalance latine, un lieu où le temps semble s'étirer éternellement, condensé dans un ciel sans nuage. Il y a des endroits qu'on aurait voulu ne jamais quitter. S'en éloigner condamne à un sentiment de perte irrépressible, à un serrement au cœur. Ces lieux portent une couleur et un

parfum particuliers qu'on a rapportés sans le savoir et qu'on retrouve, surpris de sentir le lieu laissé derrière si près.

L'air là-bas était fait de chaleur, de pas traînants, de rumeurs de voix sourdes et d'odeurs salées. Cette ville nichée au creux de ma mémoire évoque la suspension du temps, une certaine façon de vivre au ralenti. Je me souviens du contraste des bâtiments blancs sur fond d'azur, du vent qui venait de la mer. Au fil des années, cette ville est devenue un espace bleu enveloppant. Une présence d'eau, de ciel et de vent où toute limite s'estompe.

Le printemps s'installe plus tôt qu'à l'habitude. Je garde le souvenir d'hivers qui s'éternisent, d'une neige tapissant un matin d'avril. Aujourd'hui, le long des sentiers, les bancs invitent à l'ensoleillement. Plusieurs s'y attardent les pieds dans l'eau.

* * *

Juste au tournant d'un sentier, entre les arbres dénudés, existe un marais sur lequel glissent, chaque printemps, des canards colverts. La fonte des neiges restantes remplit les nappes d'eau stagnante où les oiseaux se réfléchissent en silence.

Dans l'air frais de cet après-midi ensoleillé se découpe le paysage d'une mare aux canards. Il s'agit d'une apparition éphémère. Hier, un marécage vide et ombragé se trouvait ici. Sans doute est-il encore là. Il suffirait que les oiseaux s'envolent, que le ciel s'ennuage pour qu'il ressurgisse. Ce pourrait être les mêmes couleurs, les mêmes lumières, les mêmes odeurs mêlées au vent, mais une chose inévitablement ne sera pas demeurée à sa place. Tout paysage commence à se désagréger dès qu'on le contemple et tombe en morceaux épars quand on le quitte des yeux.

Les canards sont indifférents aux craquements secs de mes pas. Nul frémissement de l'aile ou étirement du cou en ma direction. Leur présence s'incarne

dans un mélange de sillages, de clapotis et de plumage lustré. De temps en temps, une tête plonge, disparaît, refait surface. Je ne sais rien de la portée des sens du canard sauvage ni de son degré d'acclimatement au milieu urbain. Sent-il ma présence? Je m'étonne de presque croire, par le fait que les autres m'ignorent, en ma transparence. La vase entrave ma progression vers le marais. Impossible de m'approcher davantage, de voir mon propre reflet dans le paysage inversé. Si un marcheur, posté de l'autre côté du chemin, me regardait observer cette scène, j'apparaîtrais dans le paysage d'eau.

Je suis finalement restée seule, plantée dans le soleil. J'avais beau savoir que le monde ne se trouvait pas face à moi, que j'en faisais partie, il s'avérait difficile de m'y fixer. Différents éléments constituaient le paysage : les arbres aux pieds immergés, les canards colverts, la lumière, le reflet dans le miroitement des eaux. Quand un canard a débarqué sur la terre ferme, je me suis remise en route. Mon départ soudain était lié au sentiment de n'être inscrite nulle part dans le paysage qui se défaisait lentement. J'ai noté: « soumis aux impératifs du temps, le marécage s'asséchera au cours de l'été, rendant son humidité au ciel. » Et sur la même page, les mots fragilité et disparition.

* * *

Ce matin, ce pourrait être juste les modulations du chant de l'oiseau, le soleil dans mon œil, cet éclat bleu. Sans le souffle accéléré du coureur qui passe près de moi et la sirène qui hurle de l'est, ce pourrait être juste cela. Parfois, surtout aux premières heures du jour, quand le monde baigne dans une tranquillité feutrée, encore tout ensommeillée, je me surprends à devenir ce que mes sens retiennent. Seulement le vent, le balancement d'une branche, les taches de lumière sur le sol, le chant de l'oiseau.

De l'imprévisible combinaison entre urbanité et nature naissent les évènements, les paysages. Dire cette rencontre entre nature et culture au

croisement de laquelle je me tiens, c'est, pour l'instant, dire l'herbe odorante, sa fraîcheur contre les relents d'essence du tracteur de jardin qui couvre un bruit de percussion, cadencé, très sonore. Un grand pic s'affaire sur un bouleau mort. Le bois éclate en copeaux. Deux jeunes filles asiatiques montrent du doigt l'oiseau, prennent deux ou trois photos. Leurs paroles sont inaudibles. J'ignore en quelle langue elles s'adressent à moi. Je souris. Tout cela se passe dans le tumulte du tracteur. Les filles s'éloignent, capuchon sur la tête, menues dans leurs vestes aux tons pastels. Elles marchent lentement, se retournent, s'arrêtent, comme si elles voulaient encore contempler le pic à la crête rouge. À force de le regarder travailler, ma curiosité mue en fascination. Les deux filles au loin deviennent deux taches claires sur fond vert, étrangères désormais à ce qui se passe ici.

J'ai lu que les grands pics habitent les cavités qu'ils creusent dans les vieux arbres des forêts de l'Amérique du Nord ou des parcs à la périphérie des villes. Ce matin-là, l'acharnement de l'oiseau m'a fascinée, la force aussi avec laquelle il frappait l'écorce sans se fatiguer. J'ignore s'il faisait du tronc mort le lieu privilégié d'une habitation ou s'il était simplement à la recherche d'insectes pour se nourrir. Je suis retournée plus tard sur les lieux, toujours le même acharnement, le martèlement incessant. Le pic à la crête rouge serait une espèce à statut précaire, ce qui revient à dire qu'il pourrait un jour disparaître de la terre et du ciel. Difficile pour moi, qui l'ai vu travailler avec tant d'obstination, de croire en sa fragilité et en son éventuelle extinction.

Après des heures passées à marcher sans le rencontrer, me voilà inquiète de ne jamais revoir l'arbre qui tend les bras. Un coup d'œil jeté sur le ciel, il doit être environ midi. J'ai dû revenir sur mes pas, peut-être exprès. Il m'arrive de tergiverser des heures entières pour retarder le plaisir de la découverte. Soudain, je me rappelle que derrière l'arbre se trouvait le fleuve. Enfin. Il s'élève avec ses branches fournies. Impossible d'apercevoir le fleuve au travers et moi qui ai cru, par un jour d'automne, à la mort de l'arbre qui tend les bras.

Je reviens vers la ville en passant par le belvédère Kondiaronk. Avant, on le nommait simplement le belvédère du Mont-Royal. Les trois pavillons qui occupaient cet espace au début du 20^e siècle n'existent plus. Sur des photographies anciennes, on aperçoit les bâtiments. Devant se tiennent des messieurs en habits et des dames vêtues de robes longues, portant chapeaux et ombrelles. Au premier plan apparaissent des chariots auxquels sont attelés des chevaux.

J'ai songé là-haut à l'époque des pavillons, aux gens regardant la ville et paradant dans leurs tenues du dimanche. Des femmes superbes, des hommes louchant sur elles, d'autres, pensifs. Des enfants habillés de blanc, accablés par la chaleur et leurs vêtements ajustés. Un instant, on aurait dit qu'ils étaient là, des étincelles de vie mêlées à une impression de vide et d'absence, des silhouettes transparentes surgies du passé. J'avais l'impression de les avoir déjà côtoyées. Était-ce à cause des photos observées avec attention et plus d'une fois? Évidemment, je me souviens moins de ce temps d'avant que je le réinvente.

Il y a tout de même sur la montagne de réels relents d'histoire, des frôlements de fantômes.

Je traverse souvent la terrasse du belvédère, pas seulement pour la vue qu'elle offre, aussi pour la façon dont les gens s'y tiennent, pour la manière dont ils remplissent l'espace. La terrasse du belvédère, sous le soleil, s'apparente à une plage blanche éblouissante où se prélassent des corps en partie dénudés. Camisoles, chemises ouvertes, torsos nus. Le visage d'une femme émerge des fleurs plantées de façon rectiligne. Sa peau ressemble au cuir usé, crevassé et beau. Ses yeux plissés contiennent tout le soleil qui brille dehors. Un homme enlève son veston, espère peut-être que le vent emporte le reste : sa cravate, sa chemise, ses épaules voutées, la lassitude de son corps.

* * *

J'aurais pu ne pas le voir tant il se perd parmi les autres. Accroupi dans l'herbe, il tient dans chaque main un bout de bois qu'il cogne doucement contre un arbre. Je l'ai remarqué plus tôt sur le chemin Olmsted, son crâne rasé, sa barbe broussailleuse, ses pieds nus, surtout ses pieds nus posés sur le chemin caillouteux. À quel saint se voue cet homme et à quel rituel se plie-t-il en ce dimanche après-midi? Je n'ose pas trop l'approcher. Une pochette transparente remplie de papiers traîne sur le sol. Impossible de voir ce qu'elle contient exactement. Sur le dessus, une illustration, une image, une icône religieuse... Le soleil s'est certainement déplacé, car l'homme aux bâtons est davantage dans l'ombre de l'arbre.

Le revoilà dans le sentier de l'escarpement. D'abord le bruit et la pochette posée par terre, et puis lui qui frappe la rampe métallique de la passerelle à coups de bâtons. Le son se répercute dans la forêt, se mêle au rythme des tams-tams. Je passe derrière en silence, troublée par la violence que l'homme manifeste dans chacun des coups. Je tourne la tête juste à temps pour le voir lancer rageusement les bâtons en direction de la ville.

Je l'ai rencontré de nouveau. Il se tenait debout, fixait le lac. L'eau ondulait à peine dans la lumière des derniers rayons du jour. D'un coup, j'ai craint qu'il se mette en tête de traverser le lac en marchant sur les eaux. La montagne était-elle pour lui un lieu sacré ou y errait-il de la même façon qu'ailleurs, pieds nus, crâne rasé? L'homme aux bâtons est finalement parti, ne marchant pas sur les eaux, mais sur le ciment rude. Il s'est éloigné presque sur la pointe des pieds, un peu comme on sortirait d'un temple ou d'une église avant la fin de la cérémonie. J'ai pensé qu'il s'était blessé aux pieds.

* * *



Flanc est de la montagne. Une exploration entre ville et escarpement révèle des secrets perdus. Chacun se dévoile sous une lumière diffuse.

AVISH
UMENT
r Hugh Allen
VENS CRAC

PINE
TAVISH
RESERVOIR

John H R. Molson

John H R. Molson

BELLVIEU
David Law

OXENDEN AVE.

DUROCHER

BLEURY

MANCE

FAMILLE

HOTEL DIEU

HOTEL DIEU

MT. TRANQUIL

FLETCHERS HILL

PIEDMONT

MT ROYAL AVE.

TOLL GATE

CITY

ST URBAIN

*J'ai eu envie de prendre la clé des champs
à la fois par l'écriture et par les chemins
frayés.*

David Le Breton, *Éloge de la marche*

Le piémont du mont Royal. Par beau temps, un jour de semaine, je m'y suis aventurée. Je dis « aventurée », car il se révèle parfois hasardeux d'emprunter le chemin de terre battue qui débouche sur l'avenue du Parc. On se demande si c'est raisonnable de s'engager là, puis on s'enfonce dans le boisé en espérant aboutir à un coin de campagne. On pense tout de même qu'on prend des risques. Et il y a la ritournelle, le *promenons nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas*, qui se récite seule comme une prière dont on voudrait se débarrasser. Arrive un moment où on arrête de ressasser les mêmes pensées, d'être taraudé par l'inquiétude. On marche enfin libéré du poids qui pesait dans notre tête et sur notre corps. J'ignore comment la transformation s'opère, mais je sais qu'elle donne une légèreté (devrais-je dire une liberté?) nécessaire à l'avènement de ce qui deviendra écriture.

Ce jour-là, je me suis engagée dans le sentier étalé au pied de la montagne avec l'idée de partir du point le plus bas afin d'apprivoiser le lieu par la montée. Il y avait peut-être, à l'arrière-plan, une intuition, celle que cet espace offrait un accueil particulier au marcheur.

Je suis entrée dans le territoire de la montagne à pas feutrés, un peu comme un invité pénètre dans une maison étrangère. Je suis restée un temps sur le seuil, hésitante, à me frotter les pieds sur le tapis de feuilles mortes.

Les habitués surnomment ce secteur *La jungle*. Dans mes débordements d'imagination, je m'attendais à découvrir une forêt de broussailles épaisses, traversée de lianes enlacées aux arbres. Je trouve un boisé accueillant plein d'érables et de lumière. *La jungle* échappe aux règles. D'accès facile, cette lisière, entre rue bétonnée et escarpement montagneux, est occupée de façon spontanée et anarchique, à toutes heures du jour et de la nuit. Lieu de passage, d'échanges ou

d'exploration pour certains, ultime refuge pour d'autres. Entre les arbres clairsemés se profile l'ombre d'un homme, seul grand fauve aperçu ici.

Le bruit des voitures rappelle la proximité de la ville. Je marche sur un fil tendu entre nature et civilisation. *Présence* est le mot à répéter dans ma tête afin de ne pas perdre pied.

J'ai accédé à des mots sans les avoir cherchés. Ils se trouvaient là, dans l'air, m'ont prise au dépourvu dans la clarté du matin. Des mots vite griffonnés avant qu'ils s'évanouissent dans la forêt.

« Avant tout, il y a la vie. »

Rien n'existait à part cet instant de tranquillité plein d'érables et de lumière.

* * *

On ne demeure jamais seul. Même par temps de pluie et de grand vent, *La jungle* vibre sous les pas de quelqu'un. Aujourd'hui m'accompagnent un éclat marron dans un regard méfiant, de biais et scrutateur, une silhouette abritée sous un arbre, un rire, une voix, des enfants parmi les amas rocheux. Il existe ici un habitat ombragé et humide, un mélange étonnant de minéral et de végétal. La mousse verte attendrit les rochers noirs, les couvre d'un velouté qu'éprouve la main d'une fillette, Isabelle. Un homme crie « Tiens-toi après la racine Isabelle, la grosse à ta droite. » L'escarpement abrupt donne du fil à retordre à Isabelle. Elle s'agrippe aux racines, aux fougères, cherche des pieds et des doigts les aspérités du roc. Je la perds peu à peu de vue. Des demi-phrases, des mots étouffés me parviennent encore. Les grimpeurs finissent par disparaître dans le craquement des branches, engloutis par la falaise. La pluie tombe, fine mais abondante. Son martèlement sur le tapis de feuilles rousses s'intensifie.

L'arbre abattu gît à la frontière d'un territoire imprégné d'eau. Mon pas s'enfonce, silencieux, accroît l'illusion de me trouver ailleurs. De temps en temps, je

lève les yeux sur l'escarpement magnifique, suintant. Les restes d'un feu de camp. Des cendres, une bouteille de bière appuyée contre une souche, une autre renversée au sol, un fagot de branches inutilisé. Plus loin, des excréments, des tessons de verre, des papiers épargnés par les flammes. La page d'un album de finissants détrempée laisse entrevoir des visages d'adolescents souriants altérés par les plis et l'effacement de l'encre.

Les restes du feu de camp manifestaient de la vie, la commémoraient d'une certaine manière. L'eau rendait toute chose luisante, plus prononcée. Le ciel et le boisé s'assombrissaient. Curieusement, je me suis demandé si nos yeux pouvaient devenir tristes à force de contempler la pluie. Avait-elle engendré tous ces regards à la dérive, ces autres remplis d'eau?

* * *

L'eau ruisselle sur la pierre noire et devant, plus bas, entre dans une canalisation. Ce ruissellement dévié de son cours me fait songer au cycle ancestral de l'eau, à son écoulement millénaire, au remuement incessant de ses vagues. Remonter très loin dans le temps, se rappeler, c'est faire renaître l'eau sauvage qui échappait à l'homme par son immensité et sa démesure.

La pluie engendre des débordements. D'importantes accumulations d'eau ont touché le Québec. Septembre a été pluvieux et l'eau s'écoule sur le mont Royal à travers un réseau hydrographique complexe. Caniveaux, ruisseaux, passerelles et ponceaux assurent la circulation de l'eau en surface, la retiennent en quelques endroits et la forcent au déversement à d'autres. Mais l'eau s'échappe. La rebelle, la sauvage s'entête à circuler, à se frayer un chemin entre les pierres et les chicots, dans la vase ou dans l'herbe. Les eaux de ruissellement ne se laissent pas dompter facilement. Elles s'étendent, se gonflent, forment des flaques, des mares et des marais, dérangent, s'infiltrant, inondent.

Au pied d'un escarpement rocheux, j'ai découvert une cavité où l'eau tombe en minces filets entre les pierres. L'eau goutte et s'accumule dans un creux, crée un lac minuscule devant une grotte. Des paysages comme celui-ci se dessinent à petite échelle sous nos yeux. J'ai souvenir d'avoir contemplé des bonsaïs magnifiques qui m'ont fait penser à des paysages réduits dans lesquels j'aurais voulu flâner un peu.

Les racines à découvert parlent de la fragilité de la montagne. J'évite de poser un pied hors sentier. Il existe dans le parc un endroit tenu secret où l'ail des bois pousse encore. Ma crainte : qu'un gourmet tombe sur cette talle par hasard et qu'il en reconnaisse l'odeur forte et piquante. La rareté d'une petite plante bulbeuse suffirait-elle à arrêter cet homme? Serait-il conscient de ce qu'il vole au monde? Devant, le débit de l'écoulement semble s'accroître, c'est qu'il pleut de plus en plus.

* * *

À l'est, au pied de la montagne, se trouve un kiosque de musique destiné aux concerts populaires, du moins, il a été construit pour cet usage dans sa forme octogonale au milieu de l'étendue de verdure. Sa fonction diffère ce matin. Des gens l'ont transformé en campement improvisé. On devine les corps recroquevillés dans les sacs de couchage déposés à même le plancher de bois. Une bouteille de boisson gazeuse, un vieux matelas boudé par les dormeurs, des couvertures suspendues à la balustrade font office de murs, une paire de bottes traîne aux côtés d'un pantalon. Ces objets à la fois secrets et exposés attirent mon regard.

Au-delà de ce ramassis hétéroclite sommeillent des vies, des histoires silencieuses et vraies. Le toit de bardeaux du kiosque sert de toit de fortune à des gens qui n'en possèdent pas. De rares promeneurs circulent autour, indifférents, la plupart accompagnés d'un chien. Je demeure à distance pour ne pas troubler le repos des dormeurs. Aussi, par pudeur. La crainte d'être vue regardant.

Avenue du Parc et Duluth. Dans ces parages, autrefois, le funiculaire se préparait à l'ascension de la montagne. Le secteur s'appelait *Fletcher's Field*. D'anciennes photographies montrent qu'on y avait érigé un immense palais de glace au temps où Montréal organisait des carnavals d'hiver. Un jour, on a décidé de doter *Fletcher's Field* du kiosque de musique sans se douter de l'allure qu'il prendrait en ce matin de novembre. Avant d'être un lieu de détente et de loisir, ce terrain était rempli de pierre calcaire servant à la construction de bâtiments montréalais. Aussi, un enfoncement recueillait l'eau de pluie, formait une baissière. S'étendait ici une terre recouverte de pierres et d'eau surnommée *Le champ des oubliés*. Des laissés-pour-compte reposent ce matin sur cette terre, livrés au vent et aux hasards de l'existence.

Premier jour de décembre, je lis dans La Presse : « jeudi matin, des cols bleus équipés de tronçonneuses ont commencé à couper les parties du plancher de bois du petit pavillon. [...] Il n'y avait aucune trace, jeudi, d'"indignés" du mouvement Occupons Montréal, et le pavillon était vide lorsque les employés de la Ville ont commencé les travaux. »

* * *

Dans la lumière déclinante apparaît le kiosque de musique encerclé d'une bande jaune. Le mot *danger* l'entoure. L'interdiction pèse sur le bâtiment qui ne possède plus de plancher. Seuls demeurent le fer forgé rouillé, les lambris écaillés, les bardeaux arrachés. Cette construction n'est pas un pavillon ouvert et abîmé, c'est un fantôme de kiosque de musique oublié.

De la côte Placide, je gagne un sentier en escaladant des rochers boueux. Le belvédère est juste au-dessus avec sa pente jonchée de déchets. Des sacs de croustilles vides, des verres, des bouteilles de plastique, des mouchoirs, s'entassent au pied des vinaigriers, entre les herbes jaunies. L'endroit tient lieu de garde-

manger aux rats laveurs. Ces bêtes n'attendent plus la tombée de la nuit pour sortir et fureter parmi les détritiques. Elles s'adaptent à la vie urbaine, oublient leur nature profonde. Je prends le chemin qui longe la voie Camillien-Houde. Un sifflement de train provenant du nord me surprend. La lune blanche surgit parmi les zébrures roses d'un ciel encore bleu. Je trébuche sur une racine dans les dernières lueurs du crépuscule.

Entre chien et loup, le monde se traduisait en couleurs. Chaque objet possédait la sienne. L'heure brune ou peut-être rose, tout dépend de là où je regardais. Le ciel bleu qui fonçait, la lune blanche qui s'y découpait. Les couleurs maintenaient les éléments en place, me permettaient de continuer à les faire exister. La noirceur empiétait sur la lumière diffuse. Le jour tombait et moi j'avais l'impression de disparaître avec lui.

Au pied du monument à Sir George-Étienne Cartier, les joueurs de tam-tam, une trentaine tout au plus, rythment les pas des promeneurs et la danse endiablée d'un enfant haut comme trois pommes. À ses côtés, un danseur se livre à une sorte de bamboula urbaine, exécutée sur le béton dans l'éclat jaune des réverbères. Les pans de son manteau long fouettent l'air, lui font des ailes. Les tambourineurs accélèrent la cadence, emportent les danseurs dans un tourbillon frénétique. Au sommet de ce tableau, dans l'obscurcissement du ciel, trône le profil irréal de *La Renommée*. Des lions fabuleux gardent cette scène onirique d'où émanent des forces telluriques.

* * *

Les grattements de l'écureuil sur l'écorce, pourtant infimes, résonnent fortement sur cette terre tranquille. Aujourd'hui, le silence façonne le paysage. Une atmosphère ouatée enveloppe le monde.

Près de l'escarpement, une fille de glace fixe le vide de ses yeux pâles.

La première fois, je l'ai aperçue assise sur un banc, ça m'a étonnée, car un amas de neige le recouvrait. Elle tenait ses bras serrés contre son corps. Elle n'a pas cillé des yeux lorsque je suis passée devant. Je faisais partie du vide contemplé. On aurait dit une fille de glace. Le blanc environnant paraissait tout à coup désespérément blanc. L'idée qu'il existait des lieux bienveillants, capables d'éliminer la couche dure, pierreuse ou glacée, qui recouvrait les êtres humains, a commencé à éclore dans mon esprit. La montagne, même avec son sol craquant, ses bancs ensevelis, son vent cinglant, détenait peut-être le pouvoir de nous réchauffer en dedans. Sinon, que faisons-nous sur la montagne par ce temps? Il suffisait de se tenir immobile et de souhaiter ardemment la cessation de la pétrification de nos corps.

Plus tard, accoudée à la balustrade du belvédère, la fille observait son souffle prendre forme dans l'air froid. Je percevais le remuement de ses doigts sous la laine des mitaines.

* * *

Des bottes de foin accueillent les glissades des enfants, arrêtent leurs avancées vers l'avenue du Parc. Tuques de travers, débraillés, joues rouges, souriants, ils grimpent la pente en courant, tirent leurs luges. Certains discutent de leur dernière descente, d'autres anticipent la prochaine. Ces enfants éveillent d'anciens souvenirs, des jours d'hiver passés dehors, le plaisir de rentrer, épuisée, l'habit de neige lourd et mouillé, moi toute légère dedans. Le soleil se couche sur le sommet des édifices. Une mère parle d'aller préparer le souper. Des protestations s'élèvent.

J'ouvre l'œil sur l'hiver, respire l'air vif. Des jappements de chien se mêlent au crissement de la neige sous mes pas. Je tends l'oreille, un carnet rose et un crayon immobile entre mes doigts glacés. L'impératif de prendre des notes. La nécessité de retenir une chose dont le sens menace de se perdre à jamais. Je suis hantée par ce qui se dérobe à ma perception et par ces vides creusés autour.

La neige couvre les racines tentaculaires, les tas de branches, les arbres renversés. Des traces de pas sont apparues pendant mon absence, un graffiti jaune aussi sur un rocher accroché à la montagne. Le vent souffle, accroît le bruissement des graminées près du ruisseau.

Je cheminais prudemment, évitant de poser un pied sur les pierres glissantes et les plaques de glace couvrant le sentier. De temps à autre, dans une descente, je m'agrippais au tronc d'un arbre. Je les enlaçais les uns après les autres jusqu'en bas de la pente. J'allais rebrousser chemin, impatientée par la lenteur de mon avancée, lorsque j'ai perçu le balancement des graminées. Leurs voix m'ont fait penser à celle de la mer. Les yeux fermés, j'ai écouté les vagues déferler.

* * *

J'ai maintes fois parcouru ces lieux, mais jamais à l'aube, le printemps. Un vent tiède souffle sur la rue Duluth dans les premières lueurs du jour. Les flaques d'eau en bordure du trottoir et le gravier sous mes pieds sont les restes de l'hiver, le témoignage de son effacement.

Une perspective élargie s'offre à ma vue : une montagne enveloppée de tranquillité et de lumière rose. La journée s'annonce ensoleillée.

Un personnage gesticule, détonne de l'immobilité des sculptures. Il claque des mains, vocifère, essaie d'attraper quelque chose devant lui, prétend qu'il n'est pas fou, *crisse*. « L'ostie de filet s'emmêle tout le temps. » Je pense : s'emmêle ou s'en mêle? Peu importe. Ce personnage émerge d'un mauvais rêve.

La montagne s'élève sans ombres, toujours dans la lueur rose, incroyable. Elle clôt mes yeux et mes oreilles, me délivre du cauchemar. Je monte la pente dans cet aveuglement, reconnaissante.

Ses yeux sombres, presque noirs. Deux billes dans un visage ravagé. Je restais sans bouger, désespérée de cette vie qui s'animait trop tôt. Un personnage s'était

planté dans mon paysage à la façon d'un clou, l'avait percé de sa voix et de ses gestes délirants. J'aurais voulu ne rien perdre de ce monde envisagé de la rue Duluth, de mon entrée en un parc baignant dans la lumière croissante.

* * *

Ce midi, l'avenue du Mont-Royal renaît. Les piétons abondent aux coins des rues parmi le va-et-vient des bicyclettes, des automobiles, des autobus. L'eau dégoute des toits, mouille l'asphalte; les travailleurs désencrassent les vitrines, mouillent l'asphalte. Les portes des commerces entrouvertes laissent entrer l'air frais et le roucoulement des pigeons. Poussettes, chiens, promeneurs, sans-abri, fumeurs, livreurs, enfants. L'avenue du Mont-Royal retrouve ses habitants et ses passants. Sans eux, cet heureux désordre n'existerait pas. Je longerais des façades aux portes fermées, marcherais sur un trottoir désert. Une odeur de pain chaud mêlée à des relents de terre humide envahit la rue.

Je pose le pied au milieu d'une flaque d'eau en essayant d'éviter les lignes infernales du trottoir. Un jeu auquel je n'ai jamais pu me soustraire. Une voix aigüe se détache du fond sonore, me ramène sur la rue achalandée. « J'avais me chercher un café. » Dans mon souvenir, l'avenue du Mont-Royal, au printemps, était ainsi, peuplée, agitée d'êtres humains pareils à des fourmis dans une fourmilière.

Absorbée à contrer les sortilèges, je marchais dans l'ombre des édifices sans regarder le soleil qui inondait l'autre côté de la rue. Devant, la montagne luisait dans la lumière, attirante. À partir de ce moment, l'avenue du Mont-Royal était un chemin d'accès qui montait droit à la montagne. J'avançais sur le plateau en direction du flanc est, aspirant à la quiétude du sommet. Là-haut vivaient des oiseaux volant d'une branche à l'autre, nichant sur des chênes séculaires, chantant de l'aube à la tombée de la nuit. Là-haut le monde respirait, puissant et calme.

Ce qui me touchait alors relevait de la pure hantise du lieu, de son omniprésence dans mon existence et de moi dans la sienne. Quelque chose se jouait ailleurs, dans un battement entre ville et nature; entre le lieu et moi.

La montagne me remplit d'une énergie accumulée jour après jour, année après année. Il existe une pulsation des lieux, une vibration. Les yeux posés sur des pierres et des arbres anciens, je marche, étonnée de me trouver là et dans un passé lointain. Mon corps s'ajuste au rythme de l'écoulement des eaux et au tambourinage d'un grand pic.

* * *

J'avance en pays tropical dans une végétation clairsemée, le corps alourdi d'un climat étranger. Au détour d'un sentier, l'exotisme s'est substitué au familier. Ma montagne joue l'inconnue sous un soleil de cuivre.

Nulle trace d'urbanité dans cette brousse lointaine. Les vinaigriers, les cailloux, les herbes hautes et jaunes, desséchées, dominant une terre sauvage. Quelques enjambées et me voilà sur les berges d'un ruisseau. L'eau tombe dans un bassin. En d'autres temps et espaces, des chiens s'y rafraîchissaient, des jeunes s'y trempaient les pieds. Un bout de tuyau en matière plastique émerge de la terre. Plus bas, l'eau se jette dans un caniveau.

L'ombre des arbres assombrit tout à coup le ruisseau. Le parc reprend son aspect de tous les jours.

Ma présence suffisait à ensauvager la montagne. La jungle bouillonnait, s'agitait sous mes pas, me donnait l'impression d'être isolée du reste de la ville. Juillet nous était tombé dessus, ardent et suffocant. Les boisés étaient des oasis de fraîcheur; les arbres, des parasols.

Près du ruisseau, je savais exactement pourquoi je me trouvais là. Impossible toutefois de mettre cette certitude en mots. En était-ce vraiment une? Que m'est-il

resté du sentiment éprouvé? Des phrases, des pensées détachées. Certaines le sont demeurées.

L'été atteint son apogée.

Le trop-plein de l'intensité verte.

L'écoulement de l'eau me donne envie de me baigner.

* * *

Un jour caniculaire embrase les rues désertées de Montréal. L'herbe sous nos corps recèle une fraîcheur convoitée. On se retrouve à soupirer sous les érables et les chênes. Les bouteilles d'eau, la sueur, les gouttelettes, l'expiration, l'inspiration, l'expiration, l'inspiration. Mes yeux à demi fermés baignent dans la chlorophylle, le bleu et la lumière. En cet instant d'immobilité, une intuition primitive me fait prendre conscience d'un échange intime entre les arbres et moi, de la fragilité des conditions de la respirabilité de l'air. Mes poumons s'emplissent du chêne et de l'érable, de chacune de leurs feuilles. J'aspire et rejette doucement le végétal.

Autrefois, les gens l'appelaient « la montagne magique ». Sans doute à cause des transformations qu'elle opère. C'était évident : la montagne possédait le pouvoir de me changer en oiseau, en brin d'herbe, en terre friable. La montagne modifiait le métabolisme des êtres humains, leur mode de vie.

Les Amérindiens vivaient dans cette magie quotidienne. Ils venaient au monde imprégnés de son souffle, évoluaient dans la vivacité et le mystère des choses. Ces peuples foulaient le sol du mont Royal, s'y déplaçaient sans bruit avec le naturel d'un animal. Le flot de la vie suivait son cours et ils coulaient avec lui, sans résistance. Nous frôlons pourtant les mêmes falaises rocheuses, descendons les mêmes pentes...

Nos corps se récriaient de ces conditions primordiales, cherchaient à se rapprocher de l'ombre verte des arbres. La vie frémissait sous l'écorce, circulait, nous rassemblait dans l'épaisseur de l'été. Le besoin du vent. Toujours. Une brise infime

aurait suffi à dissiper la léthargie. Des centaines de promeneurs foulaient les flancs de la montagne à la recherche d'un souffle vivifiant, un peu comme celui qu'émet une porte s'ouvrant sur un lieu clos depuis longtemps. Au-delà des usages attribués au parc, il en existait d'autres, secrets. Les déplacements d'atmosphère et les courants de fraîcheur en faisaient partie. La plupart d'entre nous parcouraient la montagne afin d'en être traversés ou de les sentir à fleur de peau. Instinctivement, nous aspirions tous au mouvement de l'air.

Un volant de badminton aboutit mollement sur le gazon près d'un rouquin au torse nu absorbé par son numéro de jonglerie. Les rotations des quilles forment des tourbillons colorés, capturent le regard des passants. De la monnaie tombe de temps à autre au fond du chapeau posé sur le sol. Chaque fois, le cliquetis anime le jongleur, lui fait lancer les massues plus rapidement. Les yeux rivés sur elles, il remercie le donneur d'un bref sourire.

Le piémont se transforme. S'y déroulent des exercices d'équilibrisme, d'adresse, de haute voltige. Les occupants du parc évoluent sur un fil de fer tendu entre deux arbres, multiplient les acrobaties. Chacun se contorsionne à sa façon, effectue ses prouesses avec une intensité déconcertante. À quelques mètres, un monocycle circule sur le trottoir de l'avenue du Parc, participe à la formation de ce monde à part dont on ne peut que s'étonner. Et pourtant, cela est. L'air d'une chanson connue, sifflée, me transporte à l'autre bout de la terre. L'herbe continue à glisser, fraîche, entre mes doigts.

Je me trouvais aux côtés des fil-de-féristes, suspendue au-dessus du vide creusé par l'ardente canicule. Un ordre nouveau nous soumettait aux aléas climatiques, nous éloignait des quotidiens. Nous étions assujettis à l'estivation et au monde spectaculaire qui en surgissait. Nous habitions un arrêt momentané dans la trépidation de nos existences urbaines.

Après tant de fatigues, nous touchions enfin à un repos lumineux.

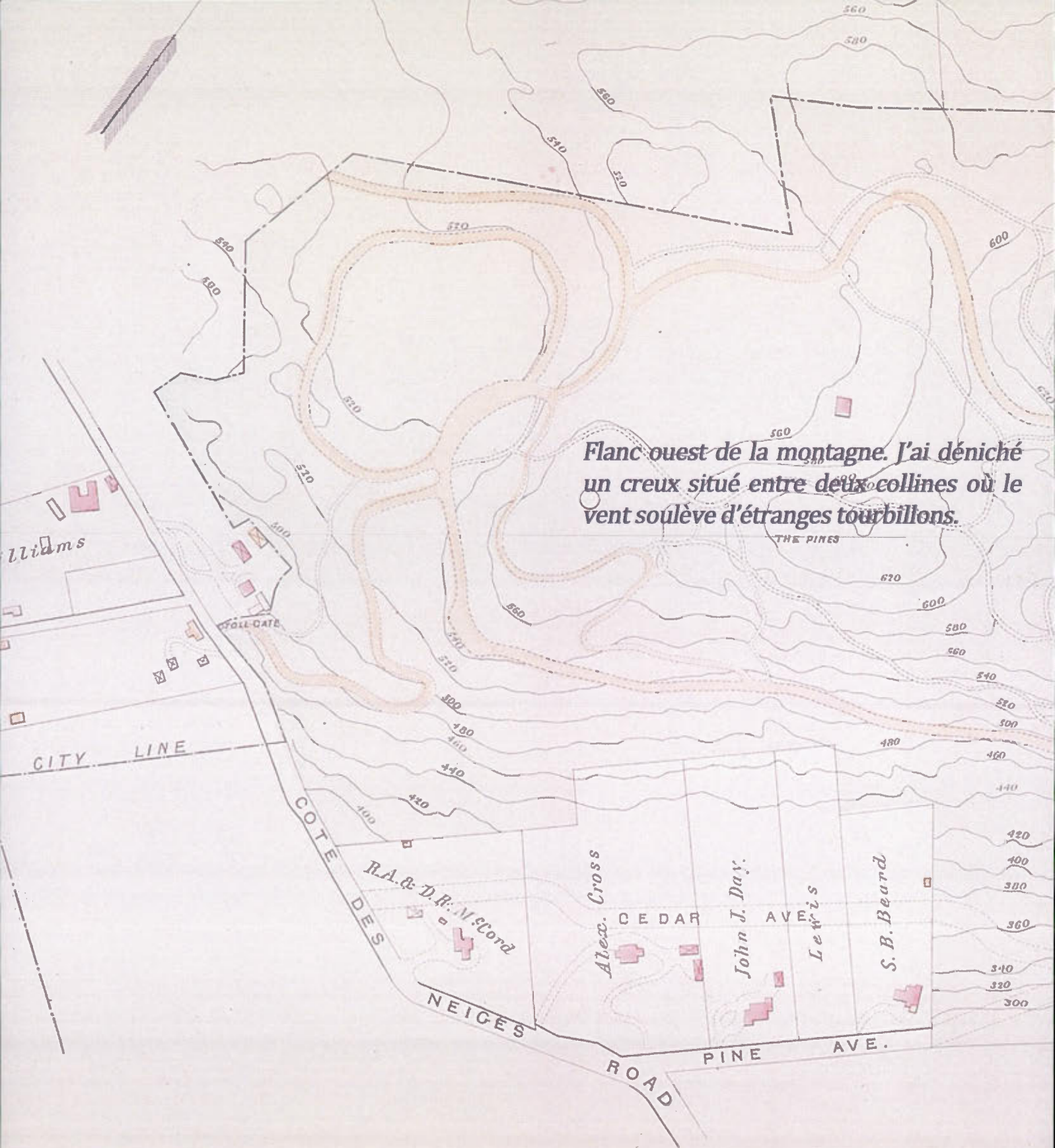
Le soleil bas sur l'horizon, l'ondée tiède, le chant du merle d'Amérique. Une mi-septembre douce et claire s'empare de la ville, dévoile des zones secrètes. Un sentier amérindien longe la montagne sur son flanc est, traverse l'axe nord-sud. Des hommes sans visage et sans âge ouvrent le chemin. Jadis nomades, chasseurs, cueilleurs, pêcheurs. Je marche à leur suite, silencieuse. Des histoires modèlent l'espace, bouleversent ma perception du monde. Le ruisseau s'enfle sous la pluie d'une eau libre et limpide.

Cette terre renferme la mémoire des Amérindiens. J'imagine sous mes pieds des artefacts, des ossements, des sépultures. Les vestiges d'une vie. Les arbres et les pierres portent également les traces de leur existence, témoignent de l'ancienneté de leur présence.

Le lieu cède aux lois primordiales, se sacralise. Les totems s'élèvent à la rencontre du ciel et de la terre, relient les disparus aux vivants. Une montagne magique, porteuse d'imaginaire, habite ma montagne de tous les jours.

Les Amérindiens se tenaient près de la terre, la chargeaient de significations profondes. La floraison de l'arbre était magique; l'herbe, guérisseuse; l'animal, protecteur; le feu, purificateur; le soleil, créateur; la terre, maternelle. Chaque objet se révélait sacré même dans son usage quotidien. Sauge, cèdre, plume d'aigle, griffe d'ours, tambour. Rien n'était tenu pour acquis.

Sur ce sentier, je rêvais d'harmonie, de beauté et d'ordre. Cela existait-il? Les rêves montraient-ils la voie à suivre? Comment pouvais-je rendre hommage aux pierres, au feu? Le sacré et le profane s'entremêlaient sur la montagne, changeaient la consistance du sol, de l'eau, de l'air, libéraient mon corps de son ignorance. Un monde tapi dans l'ombre s'éveillait doucement. Tout le savoir accumulé de la montagne, contenu de l'autre côté du silence, émergeait de la terre sous l'apparence de silhouettes lumineuses. Des murmures circulaient, poussés par des vents millénaires. Des voix lointaines proclamaient des origines oubliées. C'est parmi elles que j'avancais.



Flanc ouest de la montagne. J'ai déniché un creux situé entre deux collines où le vent soulève d'étranges tourbillons.

Note — The Lines upon the Plan with Figures (thus 500) denote the Contour of the Ground formed by the intersection of horizontal planes at the vertical distance of 20 feet apart, and indicate the height in feet above mean high water in the St Lawrence River City Front.

Le paysage devient une vibration, une odeur, une émotion unique, il se mêle à moi comme s'il n'était pas distinct de moi.

Pierre Sansot, *Variations paysagères*

Hill Park Circle est une enclave résidentielle construite dans un cul-de-sac. Cette impasse n'en est pas vraiment une. Elle possède une issue. S'ouvre sur le parc. J'aboutis derrière le lac aux Castors, un pied dans l'hiver et l'autre dans l'automne, étonnée de prendre place dans une fin d'après-midi de vent glacial.

Les ondulations à la surface de l'eau brune, l'air gris et froid, la lumière terne. À cette heure, le parc prend les tonalités d'une région brumeuse. Les contours s'adoucissent, se fondent les uns dans les autres. Je m'estompe lentement, à mon aise dans cette saison et ce jour déclinants.

Les éléments s'intégraient naturellement. Ils trouvaient un sens les uns par rapport aux autres, étaient reliés par un fil organique. Je l'imaginais vert, veiné, presque transparent. Mon cœur battait dans cet enchaînement vivant.

* * *

Sur le chemin de la Côte-des-Neiges, je longe un mur de soutènement fait de pierres grises qui s'ajustent les unes aux autres, qui tiennent là sans mortier. Il en manque bien quelques-unes, mais peu compte tenu de l'usure. Des pierres crues, brutes, telles que tirées du sol. « What are you looking for? » Sur le coup, la question me paraît déplacée, abrupte même. J'entends, *qu'est-ce que tu cherches?* Question à laquelle j'aurais tendance à répondre *ça ne vous concerne pas*. Mais l'allure sympathique de la fille et la subtilité de la langue ou la non-subtilité, je ne sais plus, me retiennent. « Nothing. Thank you. »

Parfois, j'aimerais me fondre dans le lieu, passer inaperçue. Du moment que je vois, je suis vue. Il n'existe aucune cachette dans cette dynamique du regard, d'endroit où me réfugier.

Je monte l'escalier Trafalgar dans le vrombissement et l'air chaud de l'autobus 165, intriguée par le nom *Trafalgar*. Il me rappelle la série *Harry Potter*. *Gryffondor, Poudlard...* Il y a l'îlot, la place Trafalgar, l'Upper Trafalgar Place, le chemin, l'avenue, les appartements, le Trafalgar Institute, Trafalgar Lodge, Trafalgar Cottage. Qui est Trafalgar? D'où sort ce toponyme qu'on retrouve partout près du chemin de la Côte-des-Neiges? En face de l'escalier s'élève un immeuble à tourelles dans le style château. Dessus, une plaque dorée : *Trafalgar Block B, Block C*.

J'entre rarement dans le territoire de la montagne avec une idée précise en tête, mais j'avais appris qu'une tour de pierre, construite sur le mont Royal, avait marqué l'imaginaire des Montréalais. Il n'en fallait pas plus pour enclencher le mien, ma marche et mon écriture. Elle s'appelait la tour Trafalgar. Des amoureux y avaient été assassinés et depuis, hantaient ses murs. Un conte fantastique, écrit en 1835, par George Boucher de Boucherville, alimentait la rumeur. Il commence ainsi :

N'êtes-vous jamais allé jusqu'au Fort des Prêtres à la montagne? Vous êtes-vous enfoncé quelquefois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte-des-Neiges? Et, si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pittoresques, les vallées qui s'étendent jeunes et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au-dessus de vos têtes; vous n'êtes pas sans avoir vu comme une tache blanchâtre qui apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la montagne. Eh bien, cette tache qui de loin vous semble comme un point, c'est une petite tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

Cette histoire, venue un jour s'entrelacer à la réalité, est devenue légende urbaine se collant au lieu, même après la démolition de la tour. Certaines de ses pierres auraient été réutilisées pour la construction d'un mur de soutènement sur le chemin de la Côte-des-Neiges...

Je prends à gauche un sentier ombragé. Le lac aux Castors. Déjà. Je me contente de le traverser, pas le lac, mais le secteur. Quelques jappements, des cris

d'enfants, des mères portant le hijab discutent assises à une table de pique-nique à l'ombre des arbres. En toile de fond, le clap-clap des pédalos et les enfants dans la fumée du barbecue, de gros pops tricolores à la main. Une adolescente dit : « C'est presque comme au camping. » Couchée au soleil sur un banc, un livre ouvert sur la poitrine, une femme respire paisiblement. Je perçois le mouvement de ses yeux sous ses paupières. À quoi peut-elle bien rêver?

* * *

Mon fils et moi, suite à une marche sur la montagne, par une belle soirée d'été, avons eu une discussion qui s'est avérée marquante. On ne sait jamais où les mots peuvent mener.

— *Je me suis senti comme un stalker.*

— *Un quoi?*

— *Un stalker.*

— *C'est quoi un stalker?*

— *Une sorte de voyeur, d'intrus, j'sais pas trop comment ça se dit en français.*

— *Écris-le.*

Il avait tracé le mot à ma demande sans me poser de question d'une écriture ronde, encore enfantine. Je sentais que le mot stalker avait une connotation négative, juste à l'expression de mon fils, à sa manière de le prononcer et moi, de le recevoir. J'ai conservé le bout de papier. De temps en temps, je relisais ce mot à l'étrange résonnance, incapable de le retenir d'une fois à l'autre, de l'inscrire dans ma mémoire.

Un mot à peine audible, marmonné par un adolescent, avait pratiquement rayé le flanc ouest du mont Royal de ma géographie personnelle.

Aussi, le mot stalker soulevait un questionnement dérangeant. Comment habiter l'inhabitable?

* * *

Un stalker n'est pas vraiment un voyeur, le voyeurisme implique un côté malsain et érotique. On ne cherchait pas à voir les gens nus ni l'intérieur de leurs résidences ni celui de leurs luxueuses voitures. On voulait juste marcher, entendre les chiens japper derrière les clôtures de fer forgé, sentir la fraîcheur des arbres, admirer la pierre des escarpements, celle des bâtiments. Rêver peut-être d'ouvrir ces volets fermés, surtout, de dormir à flanc de montagne.

Un stalker. Un rôdeur? Un vagabond? Un malfaiteur? Non. Ceux-là préparent un mauvais coup, ont l'air louche. Nous, on ne cherchait pas à voler ni à intimider personne, quant à savoir si on avait l'air louche...

Un stalker n'est pas un écornifleur. On a regardé discrètement quelques maisons, sans plus. On a peut-être observé plus attentivement l'ampleur d'une construction. Mais les belles architectures n'existent-elles pas pour être de temps à autres admirées?

J'ai lu que le terme anglais stalker signifie « chasseur furtif et silencieux ». Il est vrai que nous avons marché silencieusement, essayant d'échapper à l'attention inquiète des résidents du quartier. Étions-nous sur les traces de quelque chose?

* * *

Après cette randonnée, entrer dans le parc par le flanc ouest de la montagne me paraissait une entreprise vouée à l'échec. Toutefois, entre la colline sur laquelle s'étend Westmount et celle où se trouve le parc du Mont-Royal, existe un creux duquel on accède aux sentiers du parc. Cette dépression, jadis occupée par un ruisseau, abrite le chemin de la Côte-des-Neiges et quelques secteurs résidentiels. Plusieurs rues de Montréal ont été ainsi disposées en fonction de la topographie. Côte-des-Neiges, étonnamment, suit le cours d'une rivière. Ce genre de détail naturel du relief terrestre échappe la plupart du temps à notre regard et à notre compréhension du monde.

Cet entre-deux collines, j'y suis descendue souvent avant d'entrer dans le parc, me plaisant à le fréquenter. Toutefois, l'accessibilité limitée a fini par m'atteindre. J'ai

tenté de résister à cette limitation, mais mon écriture ne naît pas dans le forçement des choses, au contraire, elle émerge de l'abandon et de la spontanéité. Habiter le flanc ouest s'est révélé laborieux. Ces quelques pages constituent l'ensemble de ce que j'y ai recueilli. Le reste serait noircissement de papier.

* * *

DEUXIÈME PARTIE

UN DEVENIR OÙ S'OPÈRENT D'IMPERCEPTIBLES MÉTAMORPHOSES

INTRODUCTION

Un monde sans frontières est une forêt sans chemins, un désert sans dunes, une mer sans rivages. Pas plus imaginable qu'un tableau sans contours.¹

Thierry Hentsch, *La mer, la limite*

Entrer dans un lieu est un geste inaugural. On est toujours devant une nouvelle ouverture; on ne pénètre jamais deux fois dans un lieu de la même manière. Aussitôt franchie, la limite d'un territoire se transforme; je deviens aussi toute autre, confrontée à des conditions, à des espaces et à des temps différents. Mon écriture découle de ces transformations et c'est ce qui est principalement interrogé dans cet essai. Ce dernier se divise en neuf sections se regroupant en trois chapitres intitulés : *Marcher et écrire à même le sol*, *Sur le fil tenu du temps* et *De paysage en paysage*. Dans le premier, il est question de la conversion de l'être qui procède d'une nouvelle présence au monde et de l'écriture qu'elle enclenche; dans le second, de la distorsion du temps, de ce que j'appelle la transparence des temps; et dans le dernier chapitre, j'aborde le sujet de la mutation incessante du paysage par le biais de sa construction et de son avènement.

L'enjeu de cette réflexion entraîne un questionnement sur la pratique de la marche, puisque c'est par le déplacement de mon corps et de mon regard dans l'espace que s'engage un échange entre le lieu et moi. Toutefois, cet essai ne propose ni une réflexion sur la marche ni une définition de la posture de l'écrivain déambulateur, mais plutôt une approche du lien qui existe entre l'expérience du monde et l'écriture par rapport aux lieux et aux temps traversés. L'essai que voici cherche donc davantage à penser les traversées de frontières, les passages permettant les avancées vers et dans des espaces toujours nouveaux, au-dedans

¹ Thierry Hentsch, *La mer, la limite*, Montréal, Hélotrope, 2006, p. 38.

comme au-dehors. En filigrane, une question paraît structurer toute ma démarche : comment, par le langage, rendre compte d'une réalité qui change sans cesse et qui m'est masquée la plupart du temps?

Bon nombre de philosophes se sont intéressés aux rapports que l'être humain entretient avec le monde qui l'entoure. Cet essai repose, en partie, sur certains aspects de leurs pensées qui s'ajoutent à mon propre cheminement réflexif : une phrase marquante, une idée éclairante, une manière de concevoir les choses. Maurice Merleau-Ponty et Henri Bergson, entre autres, ont retenu mon attention, surtout Bergson pour sa façon de tout rattacher au mouvement qui émane de la vie. Faire appel à lui m'aide à me questionner sur une écriture issue de l'expérience du monde. Je ne suis pas séparée de ce monde fait d'interrelations, de dynamisme, de tensions, de franchissements, de renversements et de transformations. C'est dans ce mouvement incessant, dans la vie même, que mon écriture prend racine et se déploie.

J'aimerais ajouter que l'œuvre de Thierry Hentsch, *La mer, la limite*, est à l'origine de l'intérêt que je porte à l'idée de frontières souples et mouvantes. Mieux, je me dois de préciser que ce livre est à la source du présent mémoire, notamment le passage suivant.

Contemplée du rivage, la mer donne ensemble l'idée d'infini et de limite. La mer ne finit pas à la ligne précise et toujours mobile de l'horizon. Elle a au loin d'autres rives, semblables à celle que j'ai sous les yeux, là où, tout près, l'infini de la mer s'achève. Ligne mouvante dans l'incessant halètement des eaux, dont les marées étalent les déplacements. Le spectacle de la mer allaitant le sable, le spectacle du sable buvant la mer ne se déploient jamais tout à fait au même endroit. La rencontre exacte du sable et de l'eau, ses hasards, ses courbes imprévues évoquent en nous une affinité profonde. Elles rappellent la nécessité de la frontière et invitent inlassablement à la fluidité de toute limite. Ligne capricieuse que la vague suivante débordera ou manquera d'atteindre. La mer découpe sans répit une plage qu'elle n'épousera jamais plus. Fascination de sa masse instable : la mer sera là toujours et jamais au même endroit. Fidèle et inconstante, pareille et différente, elle agite en moi l'autre et le même sans du tout les confondre. En elle la limite respire.²

² Thierry Hentsch, *La mer, la limite*, Montréal, Hélotrope, 2006, p. 13.

Au fil des sentiers suivi de Un devenir où s'opèrent d'imperceptibles métamorphoses a donc pris forme avec et dans *La mer, la limite*, mais aussi avec et dans ma propre fascination pour la mer, les grandes étendues, la part de mystère, d'inconnu et d'ouverture qu'elles possèdent et que je soupçonne tout lieu de détenir.

CHAPITRE I

MARCHER ET ÉCRIRE À MÊME LE SOL

1.1 D'air, d'eau, de terre et de feu

Toucher, c'est se toucher. À comprendre comme : les choses sont le prolongement de mon corps et mon corps est le prolongement du monde, par lui le monde m'entoure.³

Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*

Nous ne vivons jamais à l'extérieur de notre milieu, nous sommes toujours en symbiose avec lui, et ce, même lorsque nous oublions les cycles et les rythmes qui régissent notre monde, car oublier n'est pas perdre la chose, c'est simplement ne pas en avoir conscience. Ainsi, lorsque nous nous activons quotidiennement, absorbés par les nécessités de la vie, chacun de nous demeure une part essentielle et inséparable du territoire qui l'entoure. Nous sommes d'air, d'eau, de terre et de feu, et ce, même lorsque nous avançons, pressés, dans le gris du béton, les yeux rivés sur nos montres et nos portables.

Nous entretenons avec le monde une relation ambivalente, des rapports complexes de distance : il est tout près puisque nous en faisons partie, et loin parce que difficile à approcher. Nous sommes à la fois plongés en lui et distincts de lui. Il

³ Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1964, p. 303.

s'écoule d'ailleurs rarement un jour sans que je ressente le besoin de me rapprocher du monde, et les trottoirs de ma ville ne suffisent pas toujours à renouer les liens. Mon regard cherche un point d'appui, mais tout se défile, se dérobe à ma perception. Quand je me trouve dans cette impasse, il m'arrive de me tourner vers la montagne. Non pas dans un mouvement de fuite, mais dans une tentative de distanciation. Cette posture, nécessaire à l'ouverture perceptive, répond à un raisonnement paradoxal : je m'éloigne pour mieux me rapprocher d'un monde si proche de moi que je ne le vois pas. Ainsi, là où certains verraient une fuite de la réalité environnante, j'aperçois une échappée qui laisse entrevoir une réalité dont je peux enfin percer l'opacité. Cette distinction, d'une importance primordiale, participe à ma vision du monde, à l'orientation de mon écriture. Dans *Éloge de la marche*, l'anthropologue David Le Breton souligne cette différence entre fuite et ressourcement : « Le recours à la forêt, aux routes ou aux sentiers, ne nous exempte pas de nos responsabilités croissantes envers les désordres du monde, mais il permet de reprendre son souffle, d'affûter ses sens, de renouveler sa curiosité. La marche est souvent un détour pour se rassembler soi.⁴ »

J'aime la relation faite par Le Breton entre la marche et le rassemblement de soi. Cette alliance rejoint l'intuition que j'ai parfois de marcher pour pallier un sentiment de vie décousue, d'éparpillement. Certes, le désir d'explorer un territoire et celui d'écrire m'incitent à déambuler, mais il y a aussi cette impression tenace de dispersion. L'expérience de la déambulation permet, d'une part, de se rassembler soi, de retrouver une certaine unité intérieure et, d'autre part, de briser la trop grande homogénéité du monde qui entrave le regard. Autrement dit, la marche permet de s'ouvrir au monde et de s'engager pleinement dans l'écriture en s'éloignant de l'être humain morcelé, façonné par une civilisation oublieuse des liens qui l'unissent au monde.

À l'instar de Le Breton, Paul Nizon parle d'un ramassement de soi qu'il associe à une réduction à l'essentiel, au fait « d'être par le fond », bien présent : « *Ramassé*

⁴ David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, p. 11.

est un mot que j'adore, il a pour opposé l'état de dispersion [...] la plupart des êtres sont inessentiels, c'est-à-dire peu ramassés, dispersés, cachés derrière des masques aussi, voire constamment en fuite.⁵ » L'idée « d'être par le fond », enfoui en soi-même, peut sans doute paraître paradoxale lorsque liée à celle de l'ouverture au monde que la marche suscite. Mais ce qu'il faut retenir concernant le déplacement de l'écrivain déambulateur dans l'espace, c'est justement la constante duplicité d'une relation de présence qui procède à la fois du dedans et du dehors, forte et légère, donnante et prenante, ancrée dans un ici, un maintenant et un ailleurs. Je parle d'une présence qui réside dans une attitude ambivalente, dans un équilibre des contrastes qui constitue en lui-même une dynamique : ne pas être avalé ou exclu; être témoin et participant du monde; entre regard intimiste et regard social. Cette posture implique de se dégager, pas complètement, mais juste un peu et pas trop. André Carpentier formule cette idée de la façon suivante : « Me couler dans le lieu, me laisser aller dans les choses et me rattraper juste avant de me perdre.⁶ » Ainsi, dans cette relation de présence, je me tiendrais dans un entre-deux, en équilibre sur un point de tension qui me tire d'un côté ou de l'autre sans jamais m'entraîner en entier. C'est comme marcher le long de l'escarpement de la montagne, au bord de la montagne et dans la montagne, en bordure de Montréal et dans Montréal. De là-haut, je contemple la ville, ses édifices, ses rues, ses toitures enneigées, la rangée de collines derrière le fleuve et plus près, le trou à la base d'un arbre, l'écureuil, ses traces à peine perceptibles dans la neige, les miennes. Entre la ville d'en bas et la vie qui remue tout près, lentement, je me libère du vernis de civilisation dont je suis recouverte et de l'incapacité à voir qui me pesait tant. Des frontières éclatent, des sentiers s'ouvrent devant et en moi, relient l'intérieur à l'extérieur et vice-versa. Une réalité se profile derrière une autre, en contrepoint, et le texte à venir commence à se dessiner entre une réalité et l'autre, de l'une à l'autre, avec l'une et l'autre.

⁵ Paul Nizon, *Le Ramassement de soi*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 139, l'auteur souligne.

⁶ André Carpentier, *Ruelles, jours ouvrables, flâneries en ruelles montréalaises*, Montréal, Éditions du Boréal, 2005, p. 135.

Toute écriture qui relève d'une expérience de déambulation ne peut se pratiquer indépendamment de cette relation de présence. Il n'est pas évident de changer notre façon de regarder, de s'arracher au non-être, à l'habitude dans laquelle nous sommes enlisés. Pourtant, tout est déjà là, souvent dans des choses qui échappent à notre attention rivée sur ce que nous pensons utile et indispensable à la vie. Voir ces choses implique de les côtoyer assidûment et de déplacer notre attention afin d'agrandir notre regard. Il faut également beaucoup de patience et une ardente croyance en une communication avec le monde.

La nature contribue à l'éveil de nos sens, au retournement de notre attention, elle nous tire d'une humanité et d'une individualité qui nous font oublier qu'il existe autre chose. Dans le cas de la montagne, cet éveil advient aussi parce que la ville est toute proche et que cette proximité participe à la particularité de la nature qui m'environne. Le trait le plus remarquable de la montagne – et c'est la raison pour laquelle elle est devenue mon territoire d'exploration – est justement qu'elle se nourrit de la ville, de son contraste. De cette tension, de la dialectique ville-nature émergent des zones indécises, issues d'une vision élargie, que je prends plaisir à franchir en créant chaque fois des espaces nouveaux.

Cette ouverture perceptive ne se produit pas sans obstacle. Parfois, le lieu et le corps résistent. La plupart du temps, quand j'entre dans le territoire de la montagne, mon corps, habitué au rythme urbain, se déplace de façon mécanique. J'ai alors l'impression de marcher dans les souliers d'une autre ou d'avancer sur un chemin glacé, le pas incertain, absorbée par la seule préoccupation de ne pas tomber. Puis, arrive un moment où mon corps s'assouplit. Il hésite sous le vent tiède, s'attarde au bruissement des feuilles. À cette souplesse du corps s'adjoint doucement celle de l'être. La transformation s'accomplit. Je prends conscience du lieu et de ce qui l'habite. Je redécouvre une façon plus naturelle d'être au monde et dans le monde : la pluie, le vent, l'herbe, la pierre sont désormais des éléments de ma vie, des parties de mon corps. Là, maintenant, sur le mont Royal je me rappelle que *les choses sont le prolongement de mon corps et mon corps est le prolongement du monde*. Rien n'existe

isolément, tout naît des relations, de la dynamique qu'elles engendrent. Une nouvelle vision originale et originelle du monde, plus vive et colorée, me permet de retrouver un état d'avant que j'aime appeler « primitif », lié à un temps où tout n'était pas fixe et dense, celui des commencements.

1.2 L'état primitif

La marche mène à des moments où le monde s'ouvre sans réticence et se révèle sous un jour émerveillé, seuil parfois d'une métamorphose personnelle.⁷

David Le Breton, *Éloge de la marche*

L'expérience de la marche génère, nous l'avons vu, une présence nouvelle au monde. Lorsqu'un écrivain déambulateur parcourt un territoire, baignant dans cette présence, il arrive que s'opère un renversement qui le fait devenir autre. Plusieurs écrivains ont parlé de cette conversion de l'être qui procèderait de la marche et qui enclencherait l'écriture. Julio Cortázar, par exemple, sans parler d'un état second qui le ferait tomber, selon lui, dans un romantisme bon marché, parle d'un état ambulatorio dans lequel le met sa marche dans Paris. L'écrivain évoque un moment où il « cesse d'appartenir au monde ordinaire [...], où se produisent le passage, le pont, les osmose, les signes, les découvertes⁸ », bref, des transformations.

Tout changement suppose la rupture, l'abandon ou la destruction de quelque chose et la reconstruction d'une autre. Et pour devenir autre, forcément, il faut cesser d'être. La marche favorise l'abandon de soi-même permettant *la métamorphose personnelle*. J'associe peut-être trop spontanément à l'idée de rupture ces passages entre un état et un autre, qui semblent aussi relever de la continuité, car on ne change pas d'état subitement. À ce sujet, dans son ouvrage

⁷ David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, p. 163.

⁸ Voir l'entrevue de Cortázar. URL : <http://www.youtube.com/watch?v=JDfYG0BIsjA>

L'évolution créatrice, le philosophe français Henri Bergson écrit : « La vérité est qu'on change sans cesse, et que l'état lui-même est déjà du changement.⁹ » Bergson soutient l'idée d'un changement d'état ininterrompu, d'une transition continue qu'il oppose à un nouvel état qui se juxtaposerait d'un bloc à un autre dans une apparente discontinuité. Dans un même souffle, il ajoute : « Si l'état qui "reste le même" est plus varié qu'on ne le croit, inversement le passage d'un état à un autre ressemble plus qu'on ne se l'imagine à un même état qui se prolonge; la transition est continue.¹⁰ » De ce point de vue, ce que je prends pour un changement d'état soudain lors de la marche serait la prise de conscience de ce changement ininterrompu qu'un jour je remarque parce qu'il « devient assez gros pour imprimer au corps une nouvelle attitude, à l'attention une direction nouvelle¹¹ ». Ce changement d'état ininterrompu pourrait expliquer mes présences répétées en un même lieu, cette nécessité de retourner maintes fois dans un endroit, attendant ou espérant qu'une chose advienne, alors qu'elle advient et que je ne m'en rends pas compte. Je me dépouillerais peu à peu de moi-même, me transformerais marche après marche, jour après jour. *La transition serait continue.*

Je crois que cet état autre découlant d'une conscience modifiée, d'une conversion de l'être qui favorise la symbiose entre l'homme et son milieu; entre l'écrivain et l'espace traversé, est de l'ordre du primitif. Le mot *primitif* a comme origine le latin *primitivus* qui signifie « qui naît le premier ». André Lalande, dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, définit le mot primitif au point de vue de la chronologie comme signifiant « le plus ancien¹² ». Or, quand je parle d'état primitif, je fais référence à cet état premier ou primordial dans lequel nous plonge nos sens qui, eux, puisent à la source des choses, avant le travail de l'esprit et la connaissance. En d'autres termes, l'état primitif n'est pas l'état de celui

⁹ Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 2.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 824.

qui sait, mais de celui qui découvre ou redécouvre. À l'origine, avant d'être imprégné de civilisation et de culture, le corps marchait à l'instinct, il suivait une force innée, naturelle. On pourrait penser ici à l'enfant ou aux premiers hommes, aux rapports naturels qu'ils ont avec le monde. Le corps doit conserver les traces, la mémoire de ce rapport au monde antérieur à tout autre, il doit être tenté de s'en approcher de nouveau. Sinon, comment expliquer le besoin viscéral qui nous pousse à renouer avec la nature, à nous retirer en forêt, à gravir une montagne, à toucher l'écorce d'un grand chêne? Il ne s'agit pas ici de référer à l'état de conscience des hommes dits primitifs ou à celui de l'enfant, à leurs regards naïfs et de s'en tenir là. Cela serait inutile puisqu'il nous est impossible de retrouver leur innocence, leur aptitude particulière à la nouveauté. Toutefois, de ces états premiers, afin de mieux saisir ce que j'entends par état primitif, il importe de retenir la notion de commencement à laquelle sont liés les capacités d'étonnement et d'émerveillement, ainsi que le désir de découverte. Tout écrivain déambulateur qui s'applique à rétablir des liens perdus, oubliés, possède ces caractéristiques.

À cet état premier dans lequel nous plonge nos sens s'ajoute l'activité de l'esprit, c'est-à-dire la pensée à laquelle il est difficile d'échapper. J'entre en contact avec le monde à l'aide de mon corps, de ma sensibilité, mais aussi de mon intellect. Souvent, la marche est considérée comme un moyen de mettre le corps et l'esprit en branle, comme une activité physique propice à la méditation. Si marcher, c'est se déplacer par mouvements successifs des jambes et des pieds sans quitter le sol, c'est aussi se déplacer par mouvements successifs de l'esprit. Je n'entends pas contester cette façon de concevoir la marche en la liant à un mouvement de l'esprit. Toutefois, lorsque je parcours un territoire, il arrive que l'instinct prenne le dessus sur l'intellect. À ce moment, j'atteins l'état primitif et je parviens à toucher des choses du monde qui échappent à toute réduction intellectuelle.

Or, si l'expérience de la marche active notre pensée, elle permet aussi – paradoxalement – d'y échapper. En fait, d'échapper au langage, à la fixité de ce dernier. Il ne faudrait pas entendre par là la possibilité de ne plus penser ou de

s'abstraire de notre condition d'être parlant, mais la possibilité de nous éloigner de ce que Suzanne Jacob appelle les conventions de réalité. Elles correspondent à ce que la vie en société impose et qui est du domaine du général, du *figé*, du « champ de ce qui est entendu¹³ ». Chaque jour, notre horizon est limité par un travail de sélection : nous voyons uniquement ce que notre intellect retient comme étant utile à notre existence quotidienne. Le reste demeure dans l'ombre, inatteignable, hors de notre regard. Dès que nous percevons, nous pensons, nous conceptualisons, nous établissons des rapports, les organisons et nous nous empressons de les fixer en mots dans un langage utilitaire et convenu. Bergson, concernant l'intelligence, affirme en ce sens : « [...] le stable et l'immuable sont ce à quoi notre intelligence s'attache en vertu de sa disposition naturelle. *Notre intelligence ne se représente clairement que l'immobilité*¹⁴ ». « Nous ne sommes à notre aise que dans le discontinu, dans l'immobile, dans la mort. *L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie.*¹⁵ » Selon Bergson, l'intelligence est tournée « vers la matière inerte » et l'instinct « vers la vie ». Disons que j'ai plutôt tendance à adhérer à son analyse. Il nous est impossible de dégager de toute activité intellectuelle ce que nous percevons, mais nous pouvons retrouver ce qu'il y a de fluide dans le réel et le langage. Il s'agit de donner une forme à cette vie dont nous avons l'intuition en restant dans le mouvement sans tenter de fixer aussitôt le ressenti dans un cadre préétabli, dans *la matière inerte*. J'aime à croire que mon écriture prend racine hors de tout système rigide dans la connaissance immédiate de ce qui vient des sens avant l'intervention du travail de l'esprit. J'ose espérer que mon écriture est tournée *vers la vie*, du moins qu'elle contient un peu de son mouvement.

¹³ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal; Éditions du Boréal, 1997, p. 32.

¹⁴ Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 156, l'auteur souligne.

¹⁵ *Ibid.*, p. 166, l'auteur souligne.

Abstraire la pensée du langage, le temps d'explorer un territoire, me paraît utopique. Il est plus réaliste de parler d'oubli des habitudes intellectuelles. Ce dernier nécessite un certain oubli de soi, suppose une certaine transformation. Cela dit, pour y arriver, il faut rendre silencieuses ces pensées qui flottent dans notre tête, qui centrent sur soi et empêchent l'ouverture perceptive. Seul le rétablissement des liens qui nous rattachent au monde permet de retourner au commencement, à l'élémentaire, à une parole non pas sauvage, mais plus brute, plus naturelle, près des sensations. À la base des mots, avant la pensée, il y a d'abord une sensation. David Le Breton, dans *La Saveur du monde*, nous le rappelle avec justesse : « Avant la pensée, il y a les sens. Dire avec Descartes *Je pense donc je suis*, c'est omettre l'immersion sensorielle de l'homme au sein du monde. *Je sens donc je suis*, est une autre manière de poser que la condition humaine n'est pas toute spirituelle, mais d'abord corporelle.¹⁶ »

L'expérience que nous faisons du monde dépend de nos sens, de leur acuité, et varie d'une personne à l'autre, de même que varie la façon dont nous rendons compte de la réalité en lui donnant un sens particulier, le nôtre. Autrement dit, chacun possède sa propre version du monde. Tout part de soi, d'un corps qui ressent et éprouve. Il n'est pas facile de parler de ce corps que nous connaissons trop bien et mal à la fois, qu'on occulte souvent lorsqu'il est question du rapport à l'écriture. Peut-être est-ce à cause de notre propension à tout intellectualiser, à nous percevoir en êtres pensants. Nous sommes aussi et plus naturellement, des êtres qui ressentent corporellement. La plupart du temps, nous oublions que notre perception du monde passe par notre corps. Maurice Merleau-Ponty ne manque pas de souligner l'importance du corps en affirmant que l'expérience corporelle est à la base de toute connaissance :

Toute la connaissance, toute la pensée objective vivent de ce fait inaugural que j'ai senti, que j'ai eu, avec cette couleur ou quel que soit le sensible en cause, une existence singulière qui arrête d'un coup mon regard, et pourtant lui

¹⁶ David Le Breton, *La Saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006, p. 13, l'auteur souligne.

promettent une série d'expériences indéfinie, concrétion de possibles d'ores et déjà réels dans les côtés cachés de la chose, laps de durée donné en une fois.¹⁷

Ce sont les sensations qui, en passant par le corps, permettent de déchiffrer le visible, de le transformer et de le rendre lisible. La sensation est un phénomène dont on peut s'approcher par le biais de deux définitions : perception physique de ce qui vient en contact avec le corps et effet psychophysiologique modificateur d'un être conscient. La sensation émerge donc de ce qui vient en contact avec le corps et qui se répercute en dedans, modifiant celui ou celle qui ressent. Cette transformation appelle celle des mots qui sortent de leur cadre, s'ordonnent autrement et nous entraînent ailleurs. Toutefois, tel que le précise Louise Warren, « il ne s'agit pas d'accepter que les mots nous entraînent n'importe où, mais le plus près possible de la *sensation*. Je dis le plus près possible parce que, pour un artiste, *c'est là et ce n'est jamais là*¹⁸ ». Rester le plus près possible de la sensation c'est me laisser entraîner au sein d'un espace vivant rempli de mots que je rumine parfois interminablement.

J'entre corporellement en rapport avec le monde et c'est corporellement que débute l'écriture. Je marche et j'écris en essayant simplement de donner une forme au monde dans ma tête et dans mes textes. Cette phrase peut paraître prosaïque, mais moins si j'ajoute que, par l'écriture, j'essaie, à l'instar de Paul Nizon, « de construire verbalement une réalité, morceau par morceau, pour que tienne quelque chose sur quoi je puisse me tenir debout¹⁹ ». Écrire serait une façon pour moi d'être en vie, de prendre place dans un monde vivifié avec des mots.

On l'aura compris, ce qui m'intéresse particulièrement dans cette exploration d'une écriture liée au corps, c'est ce qui met en marche le processus créateur – qui sert de fondement à mon écriture – et que j'associe au passage vers une tout autre conscience que je qualifie de primitive.

¹⁷ Maurice Merleau-Ponty, *Le philosophe et son ombre, Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1953, p. 212.

¹⁸ Louise Warren, *Interroger l'intensité*, Montréal, Typo, 2009, p. 77, l'auteure souligne.

¹⁹ Paul Nizon, *Le Ramassement de soi*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 264.

1.3 Une écriture de l'instinct

La sensation est à l'origine du souffle bien avant la voix et la parole, elle monte et descend dans le sang, elle ne passe pas par l'intellect, mais par l'instinct.²⁰

Louise Warren, *Interroger l'intensité*

De cette redécouverte d'un état primitif découle une écriture de l'instinct qui prend racine dans le corps, une écriture qui relève, en son point d'origine, d'une connaissance intuitive. Je fais référence à la connaissance « *sui generis*, comparable à l'instinct et au sens artistique, qui nous révèle ce que les êtres sont en eux-mêmes, par opposition à la connaissance discursive et analytique qui nous les fait connaître du dehors²¹ ». L'intuition échappe à l'univers du raisonnement ou de la logique rationnelle, elle se situe du côté de l'expérience du monde et du ressenti. Il s'agit d'une connaissance constituée de sensations et de sentiments, qui se construit dans le hasard des parcours effectués. Ainsi, ma pratique de l'espace ne donne pas lieu à une observation scientifique rigoureuse qui appellerait à la description, c'est-à-dire à l'évocation d'une réalité concrète; elle relève d'un regard ouvert et disponible qui appelle à la transformation par les mots d'une réalité qui se superpose en transparence à une autre. Selon moi, l'écriture ne met pas la réalité en scène, mais elle tend vers l'émergence de réalités différentes, uniques et vivantes. Par exemple : je perçois la lumière du soleil, je l'éprouve en touchant la pierre, je sens sa chaleur. J'écris : *la pierre sous ma main dans la lumière brûlante de juillet*. Cette phrase ne correspond pas à la réalité, elle est une construction, le résultat de ce que j'ai perçu et éprouvé. C'est ce dont parle Borges quand il dit : « On suppose, à tort, que le langage correspond à la réalité, à cette chose si mystérieuse que nous appelons la

²⁰ Louise Warren, *Interroger l'intensité*, Montréal, Typo, 2009, p. 26.

²¹ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 540.

réalité. À vrai dire, le langage est autre chose.²² » Lorsque j'écris, je ne cherche pas à dire ce que j'ai ressenti après avoir entendu une phrase, vu une scène ou senti une odeur, mais à retrouver dans les mots la sensation porteuse d'une potentialité. Il y aurait d'abord la sensation éprouvée qui fait son chemin en moi et, par la suite, la recherche des mots, celle de la forme – la structure langagière – qu'elle impose.

S'il y a description dans mes textes, c'est qu'elle repose sur un ressenti difficile à traduire autrement. Les descriptions, surtout celles qui prennent la forme d'une énumération, sont parfois déconcertantes. Ces listes contiennent des choses qui se dérobent à notre prise, dont nous témoignons de l'existence par une fixation sur papier. Peut-être est-ce une façon pour l'écrivain de s'approcher de la réalité, de s'y ancrer ou, pour emprunter les mots d'André Carpentier, « de se situer par rapport aux données du réel²³ ».

Il faut signaler, cependant, que la connaissance relevant de l'intuition n'est pas un savoir fermé, qu'elle ne résiste pas à l'intervention de la mémoire ainsi qu'au surgissement inopiné de la pensée. Bien que la connaissance intuitive soit constituée principalement des données de la sensibilité, elle est, bien sûr, pénétrée par l'intellect. Henri Bergson, pour qui l'intelligence et l'instinct ne se rencontrent jamais à l'état pur, est catégorique à ce sujet : « Il n'y a pas d'intelligence où l'on ne découvre des traces d'instinct, pas d'instinct surtout qui ne soit entouré d'une frange d'intelligence.²⁴ » L'écriture de l'instinct, même si elle se développe, dans un premier temps et dans une certaine mesure, hors des habitudes intellectuelles, elle y a recours dans une autre étape de son processus. Mon écriture ne se déroule pas de façon linéaire : elle participe à la fois de l'instinct et de l'intellect, mais il arrive qu'elle se déploie davantage dans un mode d'activité intérieure que dans l'autre.

²² Jorge Luis Borges, *Conférences*, coll. « Folio Essais », Paris, Gallimard, 1985, p. 92.

²³ André Carpentier, *Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain*. In : *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs, Les modalités du parcours dans la littérature*, sous la direction de Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 197.

²⁴ Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 136.

L'écriture qui découle d'une expérience de déambulation, telle que je la conçois, se construit en deux temps : le premier relève principalement des perceptions immédiates, de ce qui est capté par les sens lors de mes déambulations. C'est là que se dessine l'épure du texte à venir. L'autre, relève surtout des dimensions de la mémoire et des souvenirs, dans l'après-coup lorsque, assise à ma table, il y a écriture des parcours effectués. La première étape se déroule principalement dans l'expérience du dehors et, à ce moment de l'écriture, je ne me soucie point de trouver le mot le plus juste, je me contente de noter de façon spontanée des impressions et des mots porteurs de sens. La deuxième se passe surtout dans l'expérience du dedans, c'est au cours de cette étape que se met en branle le travail de l'intellect sur le langage, permettant l'expansion du ressenti, sa cristallisation dans le texte. Il serait absurde de vouloir écarter la connaissance intellectuelle du processus d'écriture, car ce mode de connaissance passe par la conceptualisation dont le langage est le résultat. Et l'intuition première dont il est question ne peut se transmettre qu'à l'aide du langage, donc d'une participation de l'intellect.

Ces deux étapes de l'écriture de l'instinct, qui impliquent deux types de connaissances, ne se situent pas dans un rapport d'opposition, mais de complémentarité. Elles coexistent dans un va-et-vient entre présent et passé, entre déambulation et table de travail, entre dehors et dedans. Et toujours, dans les deux modes, est présente la même exploration spatiale et temporelle d'un lieu qui se fait tantôt un peu plus à travers le prisme du corps et des sens, tantôt à travers celui de la mémoire, de l'imagination et de l'intellect.

L'écriture dont je parle est une écriture en mouvement née de changements intérieurs provoqués par le dehors, une écriture d'un corps ébranlé du dehors. Associer l'écriture à l'instinct, c'est l'associer à l'impulsion, à ce qu'un être vivant doit à sa nature profonde. Et sans l'impulsion, sans cette poussée créatrice de la vie que Bergson nomme « l'élan vital », il n'y aurait tout simplement pas de création, pas d'écriture.

CHAPITRE II

SUR LE FIL TÊNU DU TEMPS

2.1 La transparence des temps

L'écrivain déambulateur, qui sillonne et réécrit sans cesse le lieu, parcourt aussi des temps, et ainsi peut-être construit-il son propre temps.²⁵

André Carpentier, *Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain*

L'écriture de l'instinct se construit sur le fil ténu d'un temps dont je fais l'expérience. Je parle d'un temps vécu, pour mieux dire, de temps intimes qui, pour se déployer, nécessite l'oubli de l'autre, le temps compté, donné d'avance, le même pour tous. Les pages qui composent *Au fil des sentiers* partent d'un corps percevant et agissant, ancré dans le présent d'une expérience particulière, certes, mais à laquelle s'intègre une mémoire individuelle et collective. Je n'avance pas seule. D'autres en tout temps cheminent avec moi. Je traîne un passé, des histoires, plusieurs mondes. J'oscille entre un présent et un passé vivants.

²⁵ André Carpentier, *Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain*. In : *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs, Les modalités du parcours dans la littérature*, sous la direction de Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 194.

Mettre trop l'accent sur le passé peut nous empêcher d'avancer et nous porter à nous complaire dans la nostalgie, mais le passé ne replie pas systématiquement dans un immobilisme infécond, il peut être avancement, produit d'une mémoire créatrice. Je fais ici référence à une mémoire inventive, celle qu'Henri Bergson nomme « la mémoire-souvenir », libre, souple et créatrice, qu'il distingue de « la mémoire-habitude²⁶ », répétitive, anticipatoire et rigide.

Nous avons une relation au passé plutôt obscure, qui dépasse les limites de notre entendement. Le passé est présent dans nos vies, chaque jour il s'impose à nous avec obstination et en même temps, il semble constamment sur le point de se dérober à notre conscience. On se souvient, on oublie; on ne sait trop comment fonctionne notre processus mémoriel. Quand on a l'impression d'avoir laissé le passé derrière, voilà qu'il surgit au moment où on s'y attendait le moins. Le présent n'est jamais tout à fait le présent et tout lieu détient une part de ce qui l'a habité. En ce sens, Michel de Certeau écrit : « Les lieux sont des histoires fragmentaires et repliées, des passés volés à la visibilité par autrui, des temps empilés qui peuvent se déplier mais qui sont là plutôt comme des récits en attente [...].²⁷ » Les lieux sont imprégnés des événements ou des gens qui les ont traversés et notre mémoire, la créative, assure la survivance de ce passé que nous pressentons. La mémoire créative maintient le passé dans le présent, mais surtout, elle permet d'en faire surgir la nouveauté, en d'autres mots, de créer. Impossible donc d'aborder le lieu – de parler de la traversée du parc du Mont-Royal – sans parler de ce que j'appelle la transparence des temps. Cette dernière résulte de ce qui se manifeste dans le présent et qui crée une sorte de distorsion chronologique, une profondeur temporelle par la rencontre de temps multiples qui se superposent. Au sein de cette superposition des temps, le passé n'écrase pas le présent et vice-versa, un temps ne

²⁶ Voir à ce sujet l'ouvrage d'Henri Bergson, *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2008, p. 86.

²⁷ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, 1/ Arts de faire*, coll. « Folio Essais », Paris, Gallimard, 1990, p. 163.

se substitue jamais à un autre. Les temps coexistent en transparence en un même point de l'espace ouvert dans l'éclatement des frontières.

L'idée de profondeur temporelle constitue un aspect essentiel de ma conception de la transparence des temps et vient du raisonnement suivant. Dans la vie, il y a une vérité plate, tautologique, comme l'avance Georges Didi-Huberman, qui consiste à penser que l'objet vu est simplement ce qu'on en voit : « cette tombe que je vois là n'est rien d'autre que ce que j'y vois : un parallélépipède d'environ un mètre quatre-vingts de longueur²⁸ » et il y a une vérité plus dense et profonde, toute en relief et en creux, qui implique « la temporalité de l'objet, le travail du temps ou de la métamorphose dans l'objet, le travail de la mémoire – ou de la hantise – dans le regard²⁹ ». C'est de cette vérité plus dense et plus profonde qu'avec mon écriture je tente de m'approcher. Le lieu, de la même manière que l'objet, travaillé par le regard et le temps, prend de multiples dimensions, m'invitant à parcourir les différentes strates temporelles qui le constituent. C'est précisément ce parcours effectué dans une temporalité sans ordonnance, souple et créatrice de nouveauté, que j'appelle la transparence des temps. Quand le temps prend de l'extension, quand plusieurs temps se superposent, il prend aussi de l'épaisseur, en donne aux choses. Tout cesse d'être plat et lisse, sans texture. Et moi je cesse de glisser sur le fil du temps sans rien retenir de ce qu'il transporte avec lui. Ce qui peut m'arriver de mieux lors de mes déambulations dans la montagne est de ne plus savoir sur quel sentier je marche ni de pouvoir identifier le moment, l'instant que j'habite.

Ce que j'appelle la transparence des temps advient quand les informations qui nous parviennent des sens subissent l'influence des expériences passées. Ces dernières réarrangent les données habituelles de notre perception. Aussi, Henri Bergson écrit : « En fait, il n'y a pas de perception qui ne soit imprégnée de souvenirs. Aux données immédiates et présentes de nos sens nous mêlons mille et mille détails de notre expérience passée. Le plus souvent, ces souvenirs déplacent

²⁸ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, coll. « Critique », Paris, Les Éditions de Minuit, 1992, p. 19.

²⁹ *Ibid.*

nos perceptions réelles [...].³⁰ » À cet entremêlement de perceptions et de souvenirs précis, personnels ou non, s'ajoutent parfois des réminiscences, ces choses pressenties et sues. Qu'il s'agisse du souvenir confus d'un état antérieur oublié ou du retour d'une chose non reconnue comme souvenir, peu importe, l'essentiel est que ces réminiscences, constituées d'éléments insaisissables, me rapprochent d'une compréhension et d'une vision du monde plus anciennes qui, elles, m'induisent à l'état primitif auquel j'aspire en marchant.

2.2 Ces choses et ces traces qui me regardent droit dans les yeux

Le passé laisse une trace dans la matière, il met donc un reflet dans le présent, il est donc toujours matériellement vivant.³¹

Gaston Bachelard, *L'Intuition de l'instant*

Dans un lieu, il arrive qu'une chose me regarde droit dans les yeux et qu'elle me parle. Un arbre, un banc vide, par exemple. Ces objets, pourtant sans yeux et muets, possèdent des voix murmurantes, cachées jusque-là parmi le vacarme ou le silence du monde. Ces voix m'atteignent, me détournent de moi-même, elles me traversent, me vident et me remplissent, laissent des traces en moi. Un vide? Un manque? Une présence? Je ne saurais dire exactement. Dans *L'œil et l'esprit*, Merleau-Ponty aborde ce phénomène, et mieux que je ne pourrais le faire, en l'associant à l'idée que les gestes et les tracés du peintre « émanent des choses elles-mêmes », que son rôle est « de cerner et de projeter ce qui se voit en lui ». Cette analyse, que rend plus claire le passage suivant, vaut aussi, je trouve, pour l'écrivain :

³⁰ Henri Bergson, *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2008, p. 30.

³¹ Gaston Bachelard, *L'Intuition de l'instant*, Paris, Stock, 1992, p. 61.

Entre lui et le visible, les rôles inévitablement s'inversent. C'est pourquoi tant de peintres ont dit que les choses les regardent, et André Marchand après Klee : "Dans une forêt, j'ai senti à plusieurs reprises que ce n'était pas moi qui regardais la forêt. J'ai senti, certains jours, que c'étaient les arbres qui me regardaient, qui me parlaient... Moi j'étais là, écoutant... Je crois que le peintre doit être transpercé par l'univers et non vouloir le transpercer... J'attends d'être intérieurement submergé, enseveli. Je peins peut-être pour surgir."³²

Tout comme l'exprime le peintre, j'ai le sentiment que les choses me regardent, qu'elles me parlent. Peut-être ai-je cette impression parce qu'elles me concernent directement, me touchent d'une telle manière que je ne peux leur être indifférente. Qui sait? Par ailleurs, je sais hors de tout doute qu'écrire ne signifie pas parler de quelque chose, mais à partir de quelque chose. Écrire, c'est d'abord avoir entendu, vu, senti. Merleau-Ponty mentionne à ce sujet : « Il ne s'agit plus de parler de l'espace et de la lumière, mais de faire parler l'espace et la lumière qui sont là.³³ »

Lorsque mes yeux s'attardent sur une chose qui me regarde, souvent c'est parce qu'ils en ont reconnu une autre. La plupart du temps, j'ignore de quoi il s'agit. Je perçois l'objet en transparence, le non visible du visible. Il y a dans cet arbre, par exemple, quelque chose qui s'avive et m'avive, qui tend à demeurer dans *l'imperçu*, dans l'enseveli, mais qui remonte un peu, juste assez pour se laisser deviner. Si un banc de parc n'était qu'un objet utilitaire, ce sur quoi je m'assieds pour un temps, comment un simple banc de parc pourrait-il soulever l'émotion nécessaire à l'enclenchement de l'écriture? L'objet perçu peut s'éclairer, déborder de ses limites, se libérer du figé, de l'inertie, du trop humain. Tout objet ou lieu, à force d'attention, devient ou redevient émouvant, restitué au vivant lorsque sorti de l'oubli par un travail de mémoire et d'imagination. Bien que l'écriture liée à la marche soit, telle que la définit David Le Breton, « la mémoire des événements innombrables cueillis au fil du chemin, les émotions, les impressions ressenties³⁴ », elle est aussi la transformation de cette mémoire par l'imagination. Cette dernière est toujours à

³² Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 2006, p. 23.

³³ *Ibid.*, p. 42.

³⁴ David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, p. 94.

l'avant-plan, dans le rapport au monde et lors du travail de l'écriture, collée à la mémoire dont elle est inséparable. Je dis à l'avant-plan, car avant même d'arriver sur un lieu, d'en avoir perçu certains aspects, je l'ai d'abord imaginé dans un espace intérieur, je l'ai déjà abordé par l'imagination, déformé et coloré d'une certaine manière. À ce propos, Gaston Bachelard écrit : « L'espace appelle l'action, et avant l'action l'imagination travaille. Elle fauche et laboure.³⁵ » Et l'imagination, dans une démarche d'écriture qui relève de la déambulation, oui, elle est partout, seulement elle n'ouvre pas à l'irréel, mais au réel.

Quand je marche ou écris, je ne cherche pas à retrouver les choses elles-mêmes, mais leurs traces. La notion de trace regroupe plusieurs acceptions. Le dictionnaire à lui seul en donne quatre et des penseurs, ayant réfléchi à cette notion, ont élargi ces significations, leur ont donné d'autres points d'entrée. Paul Ricœur, notamment, distingue trois principaux emplois du mot *Trace*. Il n'est donc pas facile de cerner ce mot même s'il semble a priori simple à définir, de s'y retrouver dans les multiples directions qu'il prend, car il a la particularité de n'exister que par rapport à autre chose à laquelle il réfère. Toutefois, afin de mieux tenter de le définir, je retiens des écrits de Ricœur « l'énigme de la présence de l'absent, énigme commune à l'imagination et à la mémoire³⁶ ». Et du *Petit Robert*, les définitions suivantes : « 1. Empreinte ou suite d'empreintes, de marques que laisse le passage d'un être ou d'un objet. » « 2. Marque laissée par une action quelconque. Ce à quoi on reconnaît que quelque chose a existé, ce qui subsiste d'une chose passée. » En ce qui me concerne, j'utilise le mot trace en référence à ce qui témoigne de l'effacement, à ce que laisse le passage d'un être ou d'un objet. Le mot « trace » évoque cette présence qu'on peut toucher du doigt ou cette présence d'une absence qui se manifeste à moi dans un lieu et qui ouvre à d'autres temps.

³⁵ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 30.

³⁶ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 9.

« Il n'y a de lieu que hanté par des esprits multiples, tapis là en silence et qu'on peut "évoquer" ou non.³⁷ », note Michel de Certeau. Tout marcheur peut voir les traces, les *esprits multiples* qui habitent un lieu s'il le désire, mais la plupart ne les cherchent pas, ne les *évoquent* pas. En fait, moi-même je cherche et je ne cherche pas, je traverse le territoire, attentive, mais sans véritable attente. Souvent, la trace est d'une extrême légèreté, à peine perceptible, invisible même. L'empreinte d'un pas dans la neige me dit le passage de quelqu'un, mais il n'y a pas toujours de piste concrète à suivre. Il est d'ailleurs rare que la trace se fasse insistante. Infime, elle tend plus souvent à s'effacer tout comme ce dont elle témoigne. La trace se dérobe à moi, de la même manière qu'une odeur reconnue me hante, une odeur que je hume encore et encore sans pouvoir dire à quoi elle est rattachée. Écrire, c'est explorer ces choses qui nous échappent, tenter de dire l'ineffable. Certaines traces se perdent définitivement, me confinent au silence. Écrire, c'est aussi accepter de demeurer dans ce silence.

Porter attention aux traces me permet d'aborder le lieu de façon détournée. L'appréhender trop directement me ferait perdre la part de mystère qui l'habite. Du même coup, je serais privée de l'ouverture qui donne le lieu à imaginer, à réinventer. Sortir les traces de l'oubli, c'est les prendre dans l'état où les a laissées l'oubli, c'est-à-dire avec leurs contours imprécis, et les façonner autrement à l'aide de l'écriture. Je vois là une façon d'atteindre un réel effacé et de le reconstituer, non pas de regagner le passé, mais d'accorder une nouvelle existence aux choses. J'écris avec ce qui est, mais aussi avec l'absence, la non-visibilité, le manque, avec ce que je perçois du monde et l'imperceptible – *l'imperçu* – quand j'arrive à percer l'opacité de l'oubli. La plupart du temps, je suis étrangère au lieu dans lequel je pénètre. J'y entre à tâtons dans un brouillard, et si le lieu m'est familier, je suis dans les limites d'un regard aveugle. Rien donc n'est jamais clair. J'interprète ce qui m'est donné à voir au fur et à mesure ou plutôt, j'enfouis en moi ce qui m'est donné, car le verbe

³⁷ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, coll. « Folio essais », Paris, Gallimard, 1990, p. 162.

« interpréter » suppose l'éclaircissement, l'explication, alors que tout demeure dans une certaine obscurité, un certain mystère. Quand une trace focalise mon attention, le présent vacille, le passé et le présent se chevauchent, l'énigme du lieu m'apparaît plus forte et paradoxalement, j'y vois plus clair. En fait, je devine plus que je ne vois cette montagne qui demeure dans un mystère sur lequel se fonde mon écriture.

2.3 Rupture et déploiement de l'instant

*Prends garde c'est l'instant où se rompent
les digues / C'est l'instant échappé aux
processions du temps³⁸*

Paul Éluard, *Les Mains libres*

Longtemps j'ai hésité à parler de rupture en abordant la transparence des temps, sans doute parce que cette dernière me semblait davantage liée à une temporalité suspendue où présent et passé s'entremêlent, cessent d'être contradictoires. L'idée de déchirure me paraissait trop brutale pour dire une présence qui se manifeste à peine. Dans un lieu, parfois, tout est suspension et silence. Ça ressemble à un coup de vent, léger la plupart du temps. Le passé frémit sous les choses et les gens, s'opère dans le lieu où je me tiens. J'aimerais saisir ce mouvement, tenter de l'approfondir, car mon écriture tend sans cesse vers ces frémissements d'arbres, ces rafales, ces envolées de feuilles sèches, ces murmures à peine audibles mais insistants. Certaines œuvres lues m'ont également donné cette impression de flottement que j'associe aux temps multiples qui se superposent. Des écrivains – disons Jorge Luis Borges, Gabriel Garcia Marquez, Patrick Modiano, Alessandro Baricco, Julio Cortázar ou Juan Rulfo – arrivent à recréer dans leurs récits cette temporalité flottante dont je parle. Dans leurs écrits, ça ressemble aussi à un coup de vent, le passé frémit sous les mots, s'opère dans l'écriture. Ces auteurs,

³⁸ Paul Éluard, Man Ray, *Les Mains libres*, Paris, Gallimard, 2009, p. 33.

par la façon qu'ils ont de transformer le temps, de le traiter de façon non linéaire, en toute liberté – ce qui me paraît être une manière pour eux de s'attaquer à la réalité – contribuent à la fascination qu'exerce sur moi la transparence des temps.

L'idée de la transparence des temps implique nécessairement celle d'une relation des temps et cette relation est possible lorsqu'il y a bris d'étanchéité dans l'expérience du temps. Sans cela, je demeurais dans l'étale et l'homogénéité. Donc, impossible de ne pas intégrer le concept de rupture dans ma réflexion. Afin que les éléments du passé se trouvent réarticulés dans le présent et redynamisés dans mes textes, il faut une cassure. Les frontières doivent se troubler, une ouverture doit être ménagée, un passage où je peux me glisser avec tous ces mots épars à ordonner.

Le bris d'étanchéité dans l'expérience du temps survient de façon soudaine et inattendue, avec plus ou moins de force, tout dépend. La déchirure arrive parfois telle une bourrasque, mais le plus souvent elle émet un souffle si ténu que je pourrais ne pas y prendre garde. Geneviève Bollème parle de la rupture, d'un « instant, faible ou fort qu'importe, où se produit une sorte de déplacement, si ténu soit-il, qui, plus qu'il ne la change, dérange la vie. Écrire serait manière de réagir à cette sorte de dérangement ressenti [...] »³⁹. Quel est cet instant qui déplace et dérange la vie? Répondre à cette question, c'est s'interroger sur la nature de *l'instant*. D'emblée, je dirais que j'ai toujours pensé à l'instant en termes de pur présent et de pure présence. Je dirais même que j'ai déjà confondu les deux. L'instant est pure présence, clarté, forte sensation d'existence, et c'est pourquoi il semble n'appeler rien d'autre que lui-même, mais ne déborde-t-il pas le présent? Selon moi, l'instant possède une profondeur temporelle, même s'il crée l'illusion d'être sans passé ni avenir, comme si le passé avait pu être aboli ou oublié par l'acte de pure présence. Il y a dans l'instant une sensation intense d'évanouissement du temps et des frontières qui ne semble pas étrangère à la transparence des temps dont je parle.

³⁹ Geneviève Bollème, *Parler d'écrire*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 38.

De nombreux philosophes ont pensé la notion de l'instant et par extension, celle du temps, car on ne peut se représenter l'instant sans penser le temps ou du moins, sans se l'imaginer. Aussi, la notion d'instant a servi à étayer diverses théories sur le temps. Henri Bergson, par exemple, lorsqu'il définit l'instant, fait une distinction entre le temps vécu par la conscience, subjectif, et le temps divisé par nos horloges, objectif. Je résumerais sa conception ainsi : la réalité du temps est sa durée et l'instant n'est qu'une « coupure artificielle », « une abstraction, sans aucune réalité. Il est imposé de l'extérieur par l'intelligence qui ne comprend le devenir qu'en repérant des états immobiles⁴⁰ ». Selon la vision qu'a Bergson de la réalité du temps, l'instant serait une durée prise comme donnée immédiate par la conscience. Une durée qui, naturellement, ne cesserait jamais de couler, qui porterait en elle le passé, qui ne serait jamais un pur présent, mais une durée toute pure qu'il décrit en ces termes :

La durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs. Il n'a pas besoin, pour cela, de s'absorber tout entier dans la sensation ou l'idée qui passe, car alors, au contraire, il cesserait de durer. Il n'a pas besoin non plus d'oublier les états antérieurs : il suffit qu'en se rappelant ces états il ne les juxtapose pas à l'état actuel comme un point à un autre point, mais les organise avec lui, comme il arrive quand nous nous rappelons, fondues pour ainsi dire ensemble, les notes d'une mélodie.⁴¹

L'idée d'une harmonie entre l'état présent et les états antérieurs me fait tendre encore une fois vers la philosophie bergsonienne qui, je trouve, reflète bien ma position en ce qui concerne la nature de l'instant. Dans ce que Bergson appelle la durée toute pure, l'être humain s'assemble dans la plénitude, il coïncide avec lui-même, est conscient du mouvement de la vie qui coule en lui. L'instant n'existe pas seul, mais il émerge de ce mouvement, de la transition continue qui s'opère en nous

⁴⁰ Gaston Bachelard, *L'Intuition de l'instant*, Paris, Stock, 1992, p. 25. Dans cet ouvrage, Bachelard analyse la philosophie de la durée de Bergson et la philosophie de l'instant de Roupnel en les opposant l'une à l'autre et en critiquant celle de Bergson.

⁴¹ Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2007, p. 74.

et dans le monde, il s'inscrit dans un devenir. L'instant est rupture dans l'expérience du temps, certes, il est détaché de la durée dont nous faisons l'expérience – sinon comment pourrions-nous en avoir conscience? –, mais non isolé, non immobilisé. Je me questionne ici à savoir si l'instant est *détaché* de la durée ou s'il en est *arraché* dans un désir qu'a l'être humain de reprendre contact avec lui-même et ce qui l'entoure. L'instant naîtrait-il d'une inquiétude, du souci *d'être* vraiment? L'instant est-il une dérobade, une manière de se dégager d'un monde trop étale et trop étroit? Chaque jour, nous avançons dans un temps linéaire constitué par un ensemble de rythmes sociaux, économiques et culturels. L'instant porterait l'être humain hors de ce temps humanisé. Voilà que j'aboutis à l'hypothèse que l'instant serait intemporel, puisqu'échappé du temps, en fait, que l'instant ne serait pas du temps, mais une échappée. Et avec cette idée de « hors temps », d'intemporalité, que je le veuille ou non, me voilà aux prises avec celle d'éternité, cette durée sans commencement ni fin avec laquelle j'avoue ne pas être très à l'aise, en partie à cause des perspectives mystiques que ce mot ouvre inévitablement. Qu'est-ce que l'éternité? Est-elle liée à l'instant? Le philosophe Søren Kierkegaard a pensé la notion d'éternité, notamment la façon que nous avons de nous la représenter, et il a également rapproché l'éternité de l'instant. Dans la perspective kierkegaardienne, l'éternel est le présent. « Pour la pensée c'est du présent en tant que succession abolie [...]. Nous nous le représentons comme une progression mais qui n'avance pas, parce que pour l'imagination l'éternel est du présent d'une plénitude infinie.⁴² » Quant à l'instant, chez Kierkegaard, il « signifie le présent comme chose qui n'a ni passé ni avenir⁴³ ». L'instant, conclut-il, « n'est pas au fond un atome de temps, mais d'éternité⁴⁴ ».

De toute évidence, définir l'instant est une entreprise délicate et il est juste de dire comme Kierkegaard que l'instant est une équivoque. Tenter de comprendre les relations de l'être au temps ne peut que se faire dans le tâtonnement, le doute,

⁴² Søren Kierkegaard, *Miettes philosophiques. Le concept de l'angoisse*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1990, p. 253.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 255.

l'hypothétique. Qu'est-ce que l'instant? Durée toute pure? Succession abolie? Atome d'éternité? Échappée? Abstraction de l'esprit? Peut-on seulement se représenter l'instant? Je reste avec des questionnements irrésolus, des réponses inachevées. Je peux toutefois affirmer que l'instant n'est pas préconstitué, qu'il émerge de ma participation intime au monde, de mon attention à la vie; l'instant est rupture dans la trame du temps, certes, mais aussi ouverture des limites, des miennes, de celles des lieux et des temps traversés. L'instant tend à demeurer insaisissable malgré ma tentative de m'approcher de l'intuition à l'origine du texte. Car c'est de cela qu'il s'agit lorsque je parle de l'instant, de ce que je pressens et qui est enveloppé dans un court instant. Je soupçonne ce dernier d'être parfois le lieu d'une expérience temporelle singulière, celle à qui j'ai donné le nom de transparence des temps. Parler du début de l'acte d'écrire, pour moi, c'est évoquer la rupture, l'ouverture, l'instant qui transforme le réel et *me* transforme. Selon Louise Warren, le dessaisissement appelle cette transformation, il « produit des brisures, des secousses, des saccades⁴⁵ ». Le dessaisissement, tel que je le conçois, favorise l'ouverture perceptive, la déprise d'un état de conscience contraint à l'immobilisme et d'un temps linéaire qui aplatit toute chose.

Le déploiement de l'instant m'étonne, il me donne l'impression d'être au commencement du monde, de voir pour la première fois. C'est de ce sentiment de renaissance et d'émerveillement que vient l'idée d'un état primitif permettant une nouvelle saisie des choses. Avec l'instant, il se produit une quasi-révélation : ce qui était caché et secret se révèle à moi, en partie seulement, mais je vois qu'il y a là, même infime et fragile, une interpellation, un appel de la vie. Je découvre ou redécouvre ce qui échappait à mon regard de tous les jours. L'instant opère une fluidification du lieu, une remise en mouvement d'où émergent de nouvelles possibilités d'écriture. Et moi, chaque fois que j'y ai accès, je prends appui sur cette mouvance qui me porte là où je ne m'enlise pas, là où la ligne du temps se dissout dans un *devenir où s'opèrent d'imperceptibles métamorphoses*.

⁴⁵ Louise Warren, *Interroger l'intensité*, Montréal, Typo, 2009, p. 76.

En définitive, l'instant apparaît en moi quand je marche sur la montagne et que le frémissement des arbres, le silence, l'humidité de la terre sous mes pieds, le vent tiède – en fait, ce qu'on appelle le bruissement du monde – contribuent à suspendre le temps, à me donner un fort sentiment d'existence, d'harmonie. C'est alors qu'un regard neuf brise l'homogénéité du temps, qu'il en rompt l'opacité.

CHAPITRE III

DE PAYSAGE EN PAYSAGE

3.1 Avènement du paysage et expérience perceptive

En particulier il n'existerait pas un Paysage mais une multitude de paysages en puissance autour d'un lieu et le long d'une déambulation.⁴⁶

Pierre Sansot, *Variations paysagères*

Il arrive qu'au déploiement de l'instant coïncide celui du paysage. Toutefois, il faut distinguer le processus de construction du paysage de *l'instant* de sa révélation. Cette précision me permet d'emblée d'affiner mon approche personnelle d'un concept complexe, aux sens et aux significations multiples. Circonscrire le concept de paysage n'est pas le but de cet essai. Je retiens de la notion de paysage, en lien avec ma réflexion, la dimension relationnelle qu'impliquent son avènement et ses variations infinies. Le paysage m'intéresse en tant que résultat d'une transformation issue de la relation entre la personne, le lieu qu'elle parcourt et l'espace singulier qu'elle construit. Les paysages sont partout sur la montagne, latents, *en puissance*, susceptibles d'être découverts à tout moment. « Le paysage, explique Pierre Sansot,

⁴⁶ Pierre Sansot, *Variations paysagères*, Paris, Payot, 2003, p. 12.

n'est pas, à proprement parler, une donnée immédiate de la perception. Il se constitue en se découvrant.⁴⁷ »

Il est vrai qu'un paysage n'arrive pas d'un bloc, qu'il se construit par morceaux. Certes, son avènement dépend de l'expérience des sens, il devient ce que je vois, sens, touche et entends, mais dans un processus temporel dont il est inséparable. Il faut mettre le paysage en soi avant qu'il puisse exister, laisser les divers éléments qui le composent atteindre une certaine unité, se convertir doucement. Tout paysage comporte une part d'attente. Je reste parfois longtemps sur le bord d'un marais à flairer une odeur de terre humide, à observer l'eau qui ondoie sous le vent, le reflet des arbres. Dans cette attente, j'accueille la transformation de l'espace en intégrant petit à petit la nouvelle réalité qui est en train de se faire sous mes yeux. Le temps s'opère en moi, hors de moi, me transforme et transforme ce qui m'entoure. C'est un travail de composition, d'assemblage. Nous avons tous le pouvoir de décomposer et de recomposer la matière bien qu'elle soit résistante, tissée serrée, faite d'habitude et de certitude. Il est possible d'agir sur la matière, sur ce qui a été perçu et éprouvé par les sens. C'est ce que dit Henri Bergson dans son ouvrage *L'évolution créatrice*, en comparant l'ensemble de la matière à une immense étoffe :

L'ensemble de la matière devra donc apparaître à notre pensée comme une immense étoffe où nous pouvons tailler ce que nous voudrions, pour le recoudre comme il nous plaira. Notons-le en passant : c'est ce pouvoir que nous affirmons quand nous disons qu'il y a un *espace*, c'est-à-dire un milieu homogène et vide, infini et infiniment divisible, se prêtant indifféremment à n'importe quel mode de décomposition. Un milieu de ce genre n'est jamais perçu; il n'est que conçu. Ce qui est perçu c'est l'étendue colorée, résistante, divisée selon les lignes que dessinent les contours des corps réels ou de leurs parties réelles élémentaires. [...] Cet espace est donc, avant tout, le schéma de notre action possible sur les choses.⁴⁸

⁴⁷ Pierre Sansot, *Variations paysagères*, Paris, Payot, 2009, p. 18.

⁴⁸ Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, p. 157, l'auteur souligne.

Un questionnement s'impose ici : quand et comment le lieu devient-il espace? Et l'espace, paysage? Selon Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, qui a théorisé la différence entre les notions de lieu et d'espace, « le lieu se retourne en espace au moment même où il est perçu, l'homme devient solidaire des lieux qu'il pratique, mais en demeurant étranger aux codes de la culture comme de la subversion, le temps s'ouvre à l'espace, en détournant son cours⁴⁹ ». Ainsi, le lieu se transformerait en espace dès que je le perçois et, à la lumière de la citation de Bergson, j'ajouterais : dès que je le conçois. L'espace deviendrait *le schéma de [mon] action possible sur les choses*, là où se dessineraient de nouvelles possibilités. Et le paysage, lui, naîtrait dans cet espace singulier, il serait ce qui s'y recompose dans un agencement unique et éphémère.

Après le processus de construction survient *l'instant* de la révélation, et ce, si ma conscience est restée ouverte à la nouveauté, si je ne me suis pas absentée, laissée distraire par quelques pensées flottantes ou un passant bruyant. L'assemblage est soutenu par mon regard posé sur lui. Je n'ai qu'à détourner les yeux pour qu'il disparaisse. J'ai vu plus d'un paysage se défaire, me laissant sans voix face à un lieu de nouveau replié. L'existence d'un paysage nécessite une attention soutenue qui va au-delà du simple regard, une certaine conscience du mouvement transformateur – presque imperceptible – qui s'y opère. Dire la transformation de l'espace qu'est le paysage, l'écrire, c'est poursuivre le mouvement dans lequel le paysage est apparu, c'est voir passer dans les mots la vie qui l'a constitué morceau par morceau. Dire le paysage, c'est faire tenir ensemble une fragile ordonnance qui se construit doucement, mais qui se livre dans un instant fugace.

Les paysages qui naissent de mes déambulations sur la montagne ne se dévoilent donc pas à moi dès les premiers pas. De paysage en paysage, les frontières se franchissent en douceur. Rien n'est donné dans l'empressement. Il y a bien des

⁴⁹ Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, *Écrire l'espace*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2002, p. 85.

paysages qui nous sont donnés dans l'immédiateté, d'un coup, de la fenêtre d'une voiture par exemple – une vue qui existe indépendamment de nous, enfin presque, je veux dire, un paysage dans lequel nous ne sommes pas immergés – et qui nous arrache un *Quel beau paysage!* Mais il n'y a pas immersion, c'est-à-dire qu'on n'a pas plongé dans l'espace ouvert, senti et attendu l'affleurement du paysage, éprouvé son émergence. Être immergé par et dans un paysage, c'est d'abord habiter un espace qui me modifie dans mon être et que je modifie à mon tour. Je pense qu'il y a des paysages qui sont vus de l'extérieur, desquels on est absent, des paysages vision en quelque sorte; et d'autres qui sont vus, vécus et conçus élément par élément, des paysages dont on fait partie, qu'on porte en nous. L'avènement de ces derniers nécessite une ordonnance particulière qui dépasse les limites de la perception. Voilà ce que je me propose d'explorer dans la prochaine partie.

3.2 Avènement du paysage et intuition esthétique

[...] nous avons à entrer en sympathie avec le monde pour l'accueillir.⁵⁰

Pierre Sansot, *Variations paysagères*

La transformation de l'espace en paysage n'est pas qu'affaire de perception. Bien sûr, un paysage existe parce qu'il est vu, parce qu'un observateur l'appréhende d'abord visuellement, corporellement, mais à côté de la perception normale, je crois qu'il y a autre chose, peut-être ce que Henri Bergson appelle une « faculté esthétique » ou une « intuition esthétique ». Cette intuition, selon Bergson, nous permettrait de saisir ce qui échappe à notre intelligence. C'est sous l'angle de la théorie bergsonienne de l'intuition que j'ai choisi d'essayer de décrire cette faculté pressentie et qui intervient dans l'avènement du paysage. Il me paraît important de préciser que pour Bergson, l'intuition est un moyen de connaissance du monde, elle

⁵⁰ Pierre Sansot, *Variations paysagères*, Paris, Payot, 2009, p. 12.

est « l'instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment⁵¹ ». Voici ce que le philosophe écrit au sujet de l'intuition en lien avec le travail de l'artiste :

Notre œil aperçoit les traits de l'être vivant, mais juxtaposés les uns aux autres et non pas organisés entre eux. L'intention de la vie, le mouvement simple qui court à travers les lignes, qui les lie les uns aux autres et leur donne une signification, lui échappe. C'est cette intention que l'artiste vise à ressaisir en se replaçant à l'intérieur de l'objet par une espèce de sympathie, en abaissant, par un effort d'intuition, la barrière que l'espace interpose entre lui et le modèle.⁵²

Si je reporte ce point de vue à la notion de paysage, dans le parc du Mont-Royal, je perçois d'abord des éléments juxtaposés les uns aux autres et ce serait l'intuition esthétique qui me ferait les organiser entre eux. Et si j'examine la construction du paysage sous l'angle de ma propre expérience, au départ, il y a effectivement le sommet d'un arbre, le ciel, les nuages – des éléments juxtaposés qui constituent le fond porteur du paysage appelé à être modifié, *réagencé* – et après, il y a transformation, *réagencement*, c'est-à-dire, liaison de ce perçu par le truchement d'une faculté qui pourrait être l'intuition esthétique dont parle Bergson. Cette dernière me permettrait d'interagir différemment avec le monde qui m'entoure, hors du contrôle de l'intellect, mais pas tout à fait, car Bergson prend soin de spécifier que l'intuition « si elle dépasse l'intelligence, c'est de l'intelligence que sera venue la secousse qui l'aura fait monter au point où elle en est⁵³ ».

L'artiste, nous fait également remarquer Bergson, pourrait saisir le lien qui unit les traits de l'être vivant *en se replaçant à l'intérieur de l'objet par une espèce de sympathie*. Le philosophe suggère l'existence d'une « communication sympathique » établie par l'intuition. Dans *L'évolution créatrice*, on peut lire : « entre nous et le reste des vivants, par la dilatation qu'elle [l'intuition] obtiendra de notre conscience, elle nous introduira dans le domaine propre de la vie, qui est compénétration

⁵¹ Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 178.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*, p. 179.

réciroque, création indéfiniment continuée⁵⁴ ». Avec mes idées d'état primitif et d'écriture de l'instinct, je cherche à m'engager *dans le domaine propre de la vie*. Et il me semble que seul l'instinct – ou l'intuition – peut m'y conduire. J'ai toujours cru que l'agencement des éléments épars appelés à constituer le paysage était une affaire d'imagination, que le paysage contemplé, dessiné, peint ou écrit était une construction imaginaire. Je continue à croire que les paysages construits relèvent de l'imagination, qu'ils se mêlent à ce que Thierry Hentsch appelle *l'autre paysage intérieur* :

La limite, la frontière, la délimitation, le territoire font partie des conditions primordiales de l'existence – animale et humaine. Et chez l'homme (j'ignore ce qu'il en est des autres animaux), la faculté de discerner ne s'exerce pas seulement ni même principalement à l'égard de l'espace physique qui l'entoure mais dans cet autre paysage, intérieur, qu'il promène partout avec lui et qu'on appelle l'imaginaire. Nos représentations mentales nous sont aussi nécessaires que le creux de la main, sans elles l'esprit, la conscience se perdraient dans les sables.⁵⁵

Bien sûr, il y a dans l'avènement du paysage une grande place à accorder à l'imagination, toutefois cette dernière ne conduit pas nécessairement au cœur de la vie. Il existe autre chose dans l'expérience du monde, à côté de l'intelligence, de l'imagination et de la perception, qui a tout à voir avec *l'intention de la vie, le mouvement simple qui court à travers les lignes, qui les lie les unes aux autres et leur donne une signification*. Peut-être qu'il s'agit d'une prédisposition à l'accueil du monde faite de sympathie. La notion de sympathie suppose une relation et implique le fait de se mettre à la place de quelqu'un ou de quelque chose. La sympathie nécessite de la sensibilité, de l'empathie, de l'humilité. Je fais ici référence à une humilité telle que la définit Pierre Sansot dans le passage suivant :

Non point la bassesse, le manque d'ambition, la crainte de paraître orgueilleux, mais le don de vivre à même la terre (l'« humus »), et ainsi de percevoir ce qui souvent nous échappe parce que nous marchons sur de ridicules échasses et que nous répugnons à courber l'échine. Il me semblait

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ Thierry Hentsch, *La mer, la limite*, Montréal, Hélotrope, 2006, p. 37.

plus délicat de prendre soin des choses minuscules que de s'occuper des grandes affaires de ce monde.⁵⁶

Le concept de *sympathie* tend naturellement à se rapprocher de celui d'*humilité*, car pour éprouver le sentiment intime des choses et des êtres, toucher leur essence, je dois me rappeler de quoi je suis faite, d'où je viens et où je vais. Je dois descendre de ces *ridicules échasses* où mon humanité et la civilisation m'ont juchée. *Humilité* vient du latin *Humus* qui signifie « fait de terre ». *Nous sommes d'air, d'eau, de terre et de feu*. Voilà ce que j'ai exprimé au début de cette réflexion, dans le premier chapitre, afin de signifier que nous faisons partie du monde et je crois bien qu'il y avait déjà, à l'arrière-plan, à l'état embryonnaire, la question de l'humilité. Chose certaine, j'avais, dès le départ, le désir de parler d'une écriture de la terre ou plutôt, « de [m'] initier à l'écriture de la terre, [de me] mettre à l'écoute du monde hors-humain⁵⁷ ». Il arrive qu'au terme d'un parcours réflexif surgisse une évidence qu'une voix autre que la nôtre vient attiser. « Chaque terrien d'ici, écrit Valère Novarina, le sait bien, qu'il n'est pas fait que de terre. Et s'il le sait, c'est parce qu'il parle.⁵⁸ » L'évidence qui s'est peu à peu imposée à moi tout au long de ce parcours réflexif, que le mot « terre » et la formule de Novarina ont fait surgir, n'est pas que *je ne suis pas faite que de terre*, ça, je le savais déjà, mais c'est la suivante : ce sont les mots qui me mènent et me portent en ces espaces, qui me disposent à l'accueil du monde.

⁵⁶ Pierre Sansot, *Jardins publics*, Paris, Payot, 2003, p. 199.

⁵⁷ Kenneth White, *L'écriture géopoétique*. In : *Le nouveau territoire, L'exploration géopoétique de l'espace*, sous la direction de Rachel Bouvet et Kenneth White, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », no 18, 2008, p. 98.

⁵⁸ Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999, p. 14.

3.3 Avènement du paysage et expérience esthétique ou de langage

La parole est apparue un jour comme un trou dans le monde fait par la bouche humaine.⁵⁹

Valère Novarina, *Devant la parole*

Les mots. Sans eux, rien ne s'érigerait. Je ne serais pas sur la montagne à sillonner ses sentiers, à faire des agencements de toutes sortes. Je parcours la montagne pour les entendre, les mots, car ils ne se cueillent pas dans la nature, pas plus qu'ils se trouvent en bordure des trottoirs. Les mots ne sont pas des choses inertes, des feuilles sèches éparpillées ici et là, des cailloux déposés sur un chemin, ce sont des feuilles sèches et des cailloux qui s'entendent. Au début, ce sont de légers frémissements, des sortes de présages, signes favorables ou non à la venue de quelque chose. Pour les percevoir, j'ai appris à m'intéresser à la lumière, à l'air, au sol. Considérer ce qui m'entoure. C'est ainsi, je pense, que j'ai appris l'humilité, en prenant la terre dans mes mains, en la portant à mon visage pour la respirer, en restant sous une pluie fine au pied d'un arbre énorme et fragile, fascinée par la nodosité de son tronc.

Aussi, j'ai appris à être patiente. J'attends l'avènement du paysage, *le monde suspendu à [mes] lèvres*. J'emprunte ces derniers mots à Valère Novarina qui écrit :

Nous entendons dedans les mots les choses en suspens, le monde suspendu à nos lèvres, l'instant parlé, toute la matière, tout l'univers suspendus à l'instant des paroles. Dans un seul mot, dans le plus petit des mots, toute la matière est pendue à la parole. Suspendue à notre parole que nous pouvons arrêter de souffler si nous voulons. Toute matière dépend de la parole. Nous sommes réunis au monde par un suspens à l'intérieur des mots.⁶⁰

⁵⁹ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 30.

J'entends dedans les mots ce fond du monde que j'entraperçois – les choses et les traces qui me regardent droit dans les yeux – et *j'attends* la parole qui donnera forme à cet entendu. Si j'ai reconnu qu'il y avait une attente dans l'avènement du paysage, c'est qu'il y en a une dans l'avènement de la parole. Et l'avènement du paysage, lié à l'écriture, est une expérience de parole.

Les mots me soutiennent quand le réel se transforme sous mes yeux, quand le monde repose sur des sables mouvants. Il faut avoir vu un lieu se défaire pour comprendre que les mots sont mes assises, les roches où je pose les pieds. Les mots me soustraient à l'instabilité du monde et me préservent de l'enlissement. Ils agissent sur moi de façon paradoxale : ils m'ancrent au sol et m'en arrachent. Les mots me portent dans des ailleurs que j'abrite ou dans d'autres qui sont dehors. Ce n'est jamais pareil. Les mots aiment surprendre. La plupart du temps, ils me laissent dans une position d'entre-deux, jamais tout à fait en un seul point, m'évitant d'être figée dans l'opacité de mon corps et du monde.

Tous ces mots griffonnés dans mes carnets. *Libellule, ondolement, feuille, glissement, lumineuse, nimbée, verre, cailloux, verge d'or, fougères, ramure*. Certains d'entre eux serviront de fondement au paysage, de socle sur lequel il reposera, d'autres, se perdront ou resteront silencieux, en attente peut-être d'une ordonnance où ils reprendront vie.

Je n'ai pas de devoirs à remplir envers les mots ni de pressants combats à mener avec eux. Bon, peut-être à mon insu, car j'écris sur terre, dans une dynamique sociale et culturelle. Je ne suis pas sans savoir que la vie en société influe sur moi. L'acte d'écrire est une réaction à l'expérience et je réagis à ce qui me secoue et me touche, je réponds à ce qui m'interpelle. Toutefois, j'ai le sentiment de n'être tenue qu'à deux choses lorsque j'écris : à celle de dénicher le mot le plus juste – j'ai toujours en tête le poids des mots, l'importance de chacun – et à celle de trouver l'axe qui va le lier à d'autres, lui donner de la cohérence, ou à tout le moins, le lester d'un certain sens. Ma vie s'écoule dans un torrent de mots qui appartiennent à tout

le monde et à personne. Des mots épars, encore inarticulés, que mon langage met en œuvre.

Comme nous l'avons vu, une intuition esthétique nous permettrait de lier les divers éléments d'un paysage, d'entrer en communication sympathique avec les choses, mais lorsqu'on écrit, c'est le langage qui assure la cristallisation de cet agencement, la liaison des mots, leur ordonnance. Le paysage se construit morceau par morceau, certes, mais aussi mot par mot pour l'écrivain. On pourrait dire que l'intuition esthétique bergsonienne ouvre les portes à l'expérience esthétique, à celle du langage. « Le langage, affirme Borges, est une création esthétique. Je crois qu'il n'y a aucun doute là-dessus, et la preuve en est que lorsque nous apprenons une langue étrangère, quand nous examinons les mots de près, nous les trouvons beaux ou laids.⁶¹ » L'expérience esthétique ne se passe pas seulement dans la rencontre avec une œuvre, elle advient aussi lors de la création de l'œuvre et elle relève également de la beauté perçue. Qu'est-ce que la beauté? Qu'est-ce qui caractérise cette expérience du beau qu'est l'expérience esthétique? Borges apporte une réponse qui apaise mon questionnement. « Je pense, dit-il, que la beauté est une sensation physique, quelque chose que nous ressentons avec tout notre corps.⁶² »

Le langage. Jadis, il s'est imposé à l'être humain. Ce dernier, que j'imagine livré à la fascination des tambours, aux sortilèges et aux mystères qui émanaient de la terre, a un jour éprouvé le besoin de résoudre l'énigme du monde que pressentait son corps. Sa voix a alors rompu le silence. C'est ainsi que l'être humain s'est mis à parler et c'est pour la même raison qu'il parle encore : pour résoudre l'énigme du monde que pressent son corps, et ce, même s'il lui arrive de raconter n'importe quoi, de parler pour parler, de communiquer par nécessité. Cette petite genèse du langage vise à démontrer que tout part d'un corps qui éprouve le monde. Le langage permet à l'être humain de se définir, d'exister au sein de la dynamique qui l'entoure. Mais une fois qu'il s'est défini par le langage, qu'il a dit « je », que reste-t-il à dire de

⁶¹ Jorge Luis Borges, *Conférences*, Paris, Gallimard, 1985, p. 95.

⁶² *Ibid.*, p. 111.

significatif sinon son rapport au sens du monde? Le langage est à la fois le fondement de notre identité, ce qui nous solidifie et ce qui assure notre présence au monde, nous relie à lui. Ainsi, tout se manifeste à nous dans le langage en passant d'abord par notre corps. Le lieu perçu, devenu espace, ne se contente pas de rester à la limite de ma peau, à la surface de mon regard, il me traverse jusque dans ma parole. Pierre Sansot écrit : « un lieu n'existe que par la parole qu'il suscite et qui en retour l'habite⁶³ ». C'est la parole qui modifie ce que je perçois et qui, inversement, est modifiée par ma perception. C'est la parole qui transforme le lieu traversé en espace habité et en paysage, qui introduit du sens dans le lieu. La parole *est* transformation incessante. Par elle, toute limite se réinvente, s'estompe. Cet effacement des frontières est l'occasion pour moi de défaire et de reconstruire le monde, toujours différemment, car comme le mentionne avec justesse André Carpentier, « [...] nul ne saurait être de jour en jour tout à fait le même dans le langage⁶⁴ ».

Cette nouvelle vision du monde, qui se matérialise dans un langage qui m'est propre, ne s'ajoute pas comme un surcroît de sens à la réalité, pas plus qu'elle veut la supplanter, je dirais qu'elle s'y superpose. Une réalité vaut-elle plus qu'une autre? Une réalité est-elle plus vraie qu'une autre? Peu importe. Je pense à Paul Auster qui, dans *L'invention de la solitude*, écrit : « Le langage n'est pas la vérité. Il est notre manière d'exister dans l'univers.⁶⁵ »

⁶³ Pierre Sansot, *Jardins publics*, Paris, Payot, 2003, p. 158.

⁶⁴ André Carpentier, *Flâner, observer, écrire*. In : *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, sous la direction de Rachel Bouvet et Kenneth White, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », no 18, 2008, p. 121.

⁶⁵ Paul Auster, *L'invention de la solitude*, Arles, Actes Sud, 1988, p. 253.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

AUSTER, Paul, *L'invention de la solitude*, coll. « Babel », Arles, Actes Sud, 1988, 295 p.

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2009, 214 p.

_____. *L'Intuition de l'instant*, Paris, Stock, 1992, 154 p.

BERGSON, Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2007, 322 p.

_____. *L'évolution créatrice*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2009, 693 p.

_____. *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2008, 521 p.

BOLLÈME, Geneviève, *Parler d'écrire*, Paris, Seuil, 1993, 384 p.

BORGES, Jorge Luis, *Conférences*, Paris, Gallimard, 1985, 215 p.

CARPENTIER, André, *Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain*. In : *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, sous la direction de Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 189-206.

_____. *Flâner, observer, écrire*. In : *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, sous la direction de Rachel Bouvet et Kenneth White, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », no 18, 2008, p. 105-126.

_____. *Ruelles, jours ouvrables, flâneries en ruelles montréalaises*, Montréal, Éditions du Boréal, 2005, 361 p.

CERTEAU, Michel de, *L'invention du quotidien. 1/Arts de faire*, coll. « Folio Essais », Paris, Gallimard, 1990, 350 p.

DIDI-HUBERMAN, Georges, *Ce que nous voyons ce qui nous regarde*, coll. « Critique », Paris, Les éditions de Minuit, 1992, 208 p.

ÉLUARD, Paul, *Les Mains libres*, Paris, Gallimard, 2009, 126 p.

- HENTSCH, Thierry, *La mer, la limite*, Montréal, Hélotrope, 2006, 84 p.
- JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal; Éditions du Boréal, 1997, 128 p.
- KIERKEGAARD, Søren, *Miettes philosophiques. Le concept de l'angoisse*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1990, 500 p.
- LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2012, 1323 p.
- LE BRETON, David, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, 176 p.
- _____. *La Saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006, 451 p.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Éloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard, 1953, 307 p.
- _____. *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 2006, 155 p.
- _____. *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1964, 359 p.
- NIZON, Paul, *Le Ramassement de soi*, Arles, Actes Sud, 2008, 356 p.
- NOVARINA, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999, 181 p.
- PEREC, Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 2000, 185 p.
- RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, 675 p.
- ROPARS-WUILLEUMIER, Marie-Claire, *Écrire l'espace*, Presses Universitaires de Vincennes, 2002, 178 p.
- ROY, Gabrielle, *Quelques jolis coins de Montréal*, In : *Montréal en prose*, Montréal, L'Hexagone, 1992, p. 144-147.
- SANSOT, Pierre, *Variations paysagères*, Paris, Payot, 2009, 240 p.
- _____. *Jardins publics*, Paris, Payot, 2003, 255 p.
- WARREN, Louise, *Interroger l'intensité*, Montréal, Typo, 2009, 186 p.
- WHITE, Kenneth, *L'écriture géopoétique. De la littérature à la littoralité* In: *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, sous la direction de Rachel Bouvet et Kenneth White, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », no 18, 2008, p. 75-104.

Sites internet

BAUER, Tristan, *Fragment d'un documentaire portant sur Julio Cortázar*, [En ligne], <http://www.youtube.com/watch?v=JDfYG0BIsjA>

BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Georges, *La tour de Trafalgar*, [En ligne], <http://www.scribd.com/doc/14054252/Georges-Boucher-de-Boucherville-La-tour-de-Trafalgar>

COMMISSION DES BIENS CULTURELS DU QUÉBEC, *Étude de caractérisation de l'arrondissement historique et naturel du Mont-Royal*, [En ligne], Décembre 2005, http://biens-culturels.o2web.ws/fileadmin/user_upload/docs/Mont-Royal.pdf (consulté le 1er décembre 2011).

MUSÉE McCORD, Estampe. *Plan du parc du Mont-Royal*, <http://www.musee-mccord.qc.ca/scripts/imageload.php?accessNumber=M992.22.2&Lang=2&imageID=149570>

VILLE DE MONTRÉAL, *Les Propriétés municipales d'intérêt patrimonial*, [En ligne], 12 janvier 2011, http://patrimoine.ville.montreal.qc.ca/patri_municipal/fiche_bat.php?affichage=fiche&ouvrage=&civique=&voie=0&est_ouest=&appellation=&arrondissement=0&profil=0&protection=0&batiment=oui&zone=oui&lignes=2&id_bat=9999-24-0008-01&debut=124 (Page consultée le 4 décembre 2011).